

Invitation  
on à écrire...  
Invitation

à

INVITATION  
À ÉCRIRE

La **TOURNÉE**  
des **AUTEURS**

**Livres!**  
à **vous!**  
à Voiron



## Sommaire

- 5- L'oubli (Claire Priner)
- 6- **J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas** (Nadine Tessier)
- 7- **Trois générations en deux clics** (Christine Rigaud)
- 8- **Ping-pong** (Jacques Gaillard)
- 9- **Peine de mort** (Johanna Oudjit)
- 10- **La fée** (Maia, 7 ans)
- 11- **Sans titre** (Mila, 10 ans)
- 12- **Rien ne s'efface** (Alain Graz)
- 13- **Sans titre** (Dominique Osmont)
- 14- **Impair et manque !** (Martine Coraux)
- 15- **Elles...** (Laurent Jannon)
- 16- **Le Tango de l'esprit** (Emmanuel Bouillet)
- 17- **Double je** (Emilie Rollet)
- 18- **Thé** (Pierre Delabarre)
- 19- **Un jour** (Valérie Fiore)
- 20- **Absence** (Cyril)
- 21- **Sans titre** (Muriel)
- 22- **J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas** (Paule)
- 23- **Sans titre** (Séraphin)
- 24- **L'entre-deux d'un passage** (Claudie Brajon)
- 25- **Entre rêve et réalité** (Cécile Marmonnier Sotta)
- 27- **Tête de veau** (Xavier Coquelet)
- 29- **En paix** (Chris Along)
- 30- **Souvenirs d'autrefois** (Gisèle Milan)
- 32- **De vrais mariés** (Marie-Catherine Ribeaud)
- 33- **Une photo d'autrefois** (Claire Francillon, 14 ans)
- 34- **Et nos vies basculèrent...** (Marie-Pierre Gilleron)
- 35- **Sans titre** (Pascale Mebarki)
- 36- **Quelques gouttes dans le désert** (Rosemarie Chazay)
- 37- **Extrait d'une nouvelle : « l'homme éveillé »** (Wolfhound)
- 39- **Sans titre** (Nanou)
- 40- **Espoir** (Camille Serre, 13 ans)
- 41- **Roman photos** (Catherine Mistral)
- 42- **Jamais deux sans trois** (Marie Vichier-Guerre)
- 43- **Retournement** (Jean Vichier-Guerre)
- 44- **Le cadeau** (M. Hintzy)
- 45- **Les mystères ne tiennent que de nous** (Bianca Bellintani)
- 46- **Un sentiment commun** (T. Avery)
- 47- **Une petite photo** (Adoration)

- 48- Le temps de la mémoire** (Claire Deroeck-Pessin)  
**49- Petit-Fils** (François Rose)  
**50- Sans titre** (Isabelle Françon)  
**51- La Zingara et Amina** (Violette Chabi)  
**52- Rencontre photos, photons, nature et éternité** (Marie Bernadette)  
**53- Photos A3** (Pascale R)  
**55- Lettre à M.** (Bernadette Jayet-Dauphine)  
**56- Dans le tiroir** (Claire Vallée)  
**57- Conversation** (René Desaint Jean, 84 ans)  
**59- Souvenirs** (Faustine Martinez)  
**60- Les yeux d’Alice** (Jacqueline Dobremez)  
**61- Vivre sans lui** (Noëlle Roth)  
**62- Instantané** (Claudine Pierrot)  
**63- « J’ai coincé cette photo à côté de l’autre et j’ai entamé avec elles une conversation qui n’en finirait pas. »** (Sophie Dutérail)  
**65- Déjeuner artificiel** (L’Happy Kultrice)  
**66- ELLA, elle a... enfin de la chance !** (Josselyne Lazzarotto)  
**68- Incandescence** (Renée Lemonnier)  
**69- Temps passé** (Marion Amouroux)  
**71- Vis-à-vis** (Cécile Chastagnier)  
**72- Les gens de ma rue** (Mélanie Moulin)  
**74- Photos-souvenir** (Soazig Kedaffrec)  
**75- L’absente** (Jean-Paul Roudet)  
**77- La photo qui dormait au fond de la boîte en carton** (Ann Sellyn)  
**79- Sinistre Rose** (Véronique Rolland)  
**80- Clém comme Clémence ?** (Justine Delplanque)  
**82- Regard[s]** (Julie Rochard)  
**83- Photo d’identité** (Axelle Lorenzso)  
**84- Amour, quand tu nous tiens !...** (Emile Brisard)  
**85- Eau** (JZ)  
**87- Scrapbooking** (May)  
**88- Tevenovela**(Léonie Vysler)  
**89- La rencontre** (Isabelle De Claire)

## **L'oubli** (Claire Priner)

Elle me regarde et me sourit. Elle ne sait pas qui je suis, sans doute me prend-elle pour un membre du personnel médical. Je m'approche d'elle doucement et lui serre la main pour la rassurer. Elle me sourit toujours...

J'ai tant de choses à lui dire, encore...

Elle essaie de se souvenir, je peux le lire dans son regard, mais elle m'a oubliée.

Que dois-je lui dire ? Qui je suis ? Je ne sais pas, je ne sais plus.

Une photographie trône sur sa table de chevet, une vieille photo usée par le temps, deux enfants : une fillette et un garçon. Ils ont l'air heureux.

Je m'assois près d'elle, elle me dévisage à nouveau et me demande :

« mais qui êtes-vous, Madame ? ». C'est une question difficile.

Est-ce que je dois lui dire que la fillette c'est moi et à côté c'est mon frère, qu'elle ne m'a jamais aimée et certainement jamais voulue, qu'elle était méchante, vindicative et acariâtre, qu'elle nourrissait à mon égard une haine sans bornes.

Je me ressaisis, lui souris aussi et lui réponds : « Je suis simplement ta fille ».

Son visage s'illumine, elle me donne le vieux cliché en pleurant et me demande de partir.

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

## **J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas** (Nadine Tessier)

Hey ! Je suis Margarita Carmen Cansino, vous vous rappelez de moi ? Je suis devenue Rita Hayworth la flamboyante, la déesse de la beauté et de l'amour, la Star parmi les stars du cinéma ! Le glamour incarné !

Tu me reconnais Rita et toi l'autre Rita, vieillissante sur la deuxième photo ? Toi, qui as désormais perdu ta superbe, qui déambules l'air hagard, le regard perdu, à la frontière fragile de la déchéance, aux abords d'une nouvelle dimension où trônent le vide, la folie.

Quel gâchis, les filles !

N'aurais-je pas mieux fait de rester Margarita Carmen, avec son naturel et ses origines modestes ! Quel eut été alors mon destin, nul ne peut le savoir !

Je n'aurais pas connu la gloire, le succès, la richesse, l'adulation, ce génie d'Orson Welles qui m'a donné une magnifique fille, ni le prince Ali Khan, si riche, si cultivé qui m'a donné une autre fille. Je n'aurais pas vécu dans ces endroits luxueux et magiques, côtoyé tant de gens importants et intéressants.

Ça devait être mon destin.

J'ai peine à croire que toi, Rita, tu sois devenue l'autre Rita, ça me glace le sang et ça me fait tant de peine.

Mais toutes trois, demeurons ensemble et unies.

A bien y penser, nous ne formons qu'une seule et même personne....

## **Trois générations en deux clics** (Christine Rigaud)

2006, c'est l'hiver, sans neige, je la soutiens, je parais si grande à côté d'elle, je porte mon manteau préféré, le vert anis, elle son manteau marron foncé avec son foulard rosé ; moi un calot bleu pétrole et des bottes noires qui allongent mes longues jambes ; il fait froid, elle devenue une petite chose, moi si droite de la tenir debout.

Nous regardons l'objectif, ne sachant pas que cette image fixera notre relation.... Aucune de nous n'en a conscience, c'est un Noël partagé de plus, le 95e pour elle, le 47e pour moi. L'antépénultième pour tout dire.

Le photographe l'ignore aussi. C'est mon frère cadet.

Le manquant de l'autre photographie. A l'époque où il n'était pas encore là. 1961, nous avons 2 ans ½. Elle, fière comme Artaban le sourire aux lèvres, fine, tonique sur ses petites jambes, lui, gros poupon, tout content aussi, se laissant tirer juste pour l'instant de la prise ou peut-être davantage... Le noir et blanc avive la blondeur de ses boucles et fonce sa tonsure à lui. Jumeaux et si différents : le sexe, la couleur des cheveux, la corpulence ... sauf le bleu de leurs yeux qui leur est commun, mais ça ne se voit pas sur le cliché.

Ils avancent.

Comme elles sont arrêtées avant de repartir.

Ils ont beaucoup de pas à faire devant eux, ils ont toute leur vie qui commence juste, elles ont à rejoindre la place de parking, quelques pas, marcher encore un peu grâce à la canne...

Elle a le corps qui penche terriblement en avant, elle a les bras tendus légers, décidée à affronter le monde ; il suit, il est derrière quoiqu'il en dise... L'aîné pour le civil, mais c'est elle qui parle, qui répond pour deux, qu'on éloignera parfois pour qu'il prenne la peine de causer....

Elle est là, à ses côtés, elle l'accompagne, elle la suivra jusqu'au bout.

Elle sera toujours là. Elle n'est pas triste, c'était inévitable, ça avait assez duré, la fin, pour elles.

Il n'arrivera pas à le tuer, l'autre, le second frère. Heureusement, c'est celui qui a pris la première vue....

Le petit monde de ces deux photographies raconte leur vie à tous : deux générations, la grand-mère, les petits-enfants ; les manquants : les parents mais ils ont fait le job.

« J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas »

L'amour existe même dans l'absence.

## **Ping-pong** (Jacques Gaillard)

C'est ton histoire, elle a commencé à la manière de celle de Jules et Jim.

Tu les appelles Ping et Pong, tous deux en pinçaient pour toi. L'un était brun, l'autre blond. Le premier, extraverti, le second, un beau parti. Tu passais des bras de Ping à ceux de Pong, tu étais la Belle de ping-pong. Sur le campus, l'hiver, on approfondissait la théorie, au printemps, on passait aux travaux pratiques. Un jour Pong oublia qu'il avait cours. Tu restas dans les bras de Ping. Le chagrin, on le laisse volontiers de l'autre côté du filet.

Vous filiez tous les deux bon train. Les tic-tac du réveil ne perturbaient pas votre sommeil. La vie se passait à cent à l'heure. Mais il arrive que les bolides se fracassent dans le noir. De Ping, tu n'avais plus que le portrait tiré sur papier glacé. Heureusement, il souriait.

Pong ne t'avait pas oubliée. Tu as franchi une dernière fois le filet. Tu n'avais plus le choix. Bien sûr, il avait changé, il avait dilapidé une partie de sa fortune. Ce n'était pas le pire. Pong un jour perdit de sa vitalité. Tes soins ne purent rien endiguer. Sur la dernière photo, des cernes et des rides dansaient une farandole sur son visage étiré, les cheveux avaient fui son crâne lisse. Tu as coincé cette photo à côté de l'autre.

Tu n'as jamais été dupe. Dans une partie de ping-pong, le voyage de la balle de droite à gauche est dialogue entre joueurs. Tu étais leur trait d'union et tu comptais les points. Ils ne sont plus là, te voilà reine du jeu. Hélas, plus rien ne vaut. Restent les mots, ceux des vivants, volubiles, qui parlent pour les disparus : bavardage, monologue, soliloque. Tu as écrit que tu avais entamé avec les deux photos une conversation qui ne finirait jamais. Pourquoi t'es-tu engagée vers l'éternité en empruntant la porte dérobée du conditionnel ? Aurais-tu rencontré un danseur de tango ? S'il est joueur de golf, prends garde. Ces gens-là n'ont pas la délicatesse des pongistes, ils ne caressent jamais leurs balles.

## **Peine de mort** (Johanna Oudjit)

Ah, douleur. Compagne fidèle de nos journées. Des miennes plus particulièrement. Douce maîtresse, qui calme nos peines les plus lourdes, et fait vaciller nos plus sincères convictions. Avec un léger sourire, je scrutais la photo de moi et mon frère, assis ensemble à une table, dégustant les meilleures glaces de nos vies. Puis l'autre. L'autre photo. Celle d'un mort, d'un être humain déjà inerte mais condamné à survivre. Mais mort. Je l'ai su, dès que je l'ai vu. Un comateux. Blanc comme un linge, recouvert de brûlures et d'ecchymoses, le regard vitreux et blanc. Sans pupilles ni iris. Sans rétines d'ailleurs. Aveugle. Mon sourire resta là encore un moment. À planer entre ciel et terre, la tête dans les nuages, les pieds dans les souvenirs. Un soupir, j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. Quelle tristesse, quelle lâcheté ! Fuir une mort par une autre. Fuir une vie pour une autre. Un décès pour un décès. Je me détournai des photos, regardant le jeune homme assassiné allongé sur le sol, près de moi. Frère lui aussi. Frère d'une femme que je ne connais pas. Et ne connaîtrai jamais. Et si un jour, je la rencontre, elle vociférera sur moi, vaines insultes, vaines accusations, et me crachera sa peine qui ne vaut pas mes larmes. Aux côtés du corps déjà froid, je me rappelle le jour où on m'a annoncé sa mort. Comme ça. D'un coup de fil. Sans plus ni moins. Juste un bref, et simple coup de téléphone. Celui qui a changé mon existence. J'ai laissé tomber le portable sur son socle, et d'un pas bancal, je suis allé m'asseoir devant l'écran noir de la télé. Dans sa chambre. Je n'ai pas bougé, trempée, froide, un sourire béat sur le visage. Je n'ai pas dit mot, je n'avais pas de souffle. Et j'ai souffert en silence. Laisant juste une nuée de larmes aussi acérées que des lames de rasoir me tranchaient les joues. Me tranchaient le cœur. Et, au fur et à mesure que le temps passait, je sentais que quelque chose changeait en moi. Les pistons de mon esprit sautaient les uns après les autres, au fur et à mesure que l'évidence prenait sa place. Toujours accompagnés du petit bruit métallique du disjoncteur qui vibrait. Il n'y avait pas de solution plus simple, plus lâche, et plus dure à accepter pour mon cerveau fatigué. La folie creusait son trou. Une folie chantante aux doux accents de miséricorde et de salut. La fatalité de mon esprit malade me le proclamait. Ma bénédiction serait leur malédiction. Ma souffrance serait la leur. Leurs peines, ne me concerneraient pas. Ce jour-là, j'ai perdu tout sentiment. Ce jour-là, je suis morte en même temps que lui. Ce jour-là, j'ai décidé de leur faire comprendre ma peine. J'ai tué. Et c'est là que mon bonheur est revenu, et que leurs malheurs ont commencé.

## **Sans titre** (Maia, 7 ans)

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

- Bonjour la fée, qu'est-ce que tu fais dans ce pays imaginaire ?

- Mais je suis un être imaginaire.

- Ah je n'avais pas compris, si tu veux, je te fais visiter mon pays.

- Oh oui d'accord.

- Tu viens ?

- Oui, j'arrive.

- Regarde, il y a mes amies les fées, il y a des licornes, en fait je vais t'expliquer ce que je t'ai dit tout à l'heure : ce n'était pas vraiment vrai. En fait, tu parles à une photo.

Et le lendemain, je me suis réveillée en sursaut. Il y avait toujours ma photo de fée sur ma table de nuit et le pays imaginaire aussi. Je me suis dit "finalement, je crois que c'était un rêve".

## **Sans titre** (Mila, 10 ans)

A l'école, en ce moment, nous faisons de la photo.

Aujourd'hui j'ai fait une photo du soleil, c'est magnifique.

Quand je suis rentrée, j'ai imprimé la photo. Puis j'ai coincé cette photo à côté de l'autre, qui représentait la lune, et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas

- Qui êtes-vous ? ai-je commencé.

Je n'attendais pas spécialement de réponse, j'ai donc été surprise qu'elles le fassent.

- Je suis le soleil, celui qui tape sur tes cheveux les jours d'été, je suis l'astre brillant qui veille sur toi la journée, a dit le soleil.

- Je suis la lune, celle qui te guide dans la nuit noire, je suis le satellite aux cratères multiples qui te protège la soirée, a dit la lune.

- Et toi, qui es-tu ?

- Moi je suis une fille, je m'appelle Mila.

- C'est une Mila qui s'appelle fille ? a demandé le soleil à la lune.

- Mais non, vieux sourd, c'est une fille qui s'appelle Mila, cria la lune.

- Moi j'ai dix ans et vous quel âge avez-vous ?

- Moi, j'ai 5 milliards d'années, a dit le soleil

- Moi je suis si vieille que je ne sais même plus mon âge, a dit la lune.

Et c'est ainsi que continuait cette conversation entre astre, satellite et fille, qui n'en finirait sans doute jamais : lorsque le soleil se couche c'est la lune qui se lève et vice versa. Quand on a entamé une telle conversation, on ne peut plus en sortir... peut-être à cause de la gravité, qui sait ?

## **Rien ne s'efface** (Alain Graz)

Il y avait une époque où je me souvenais de tout  
Avec une étonnante clarté, de ta voix, de ton odeur,  
De la douceur de ta peau  
Maintenant les traits de ton visage s'effacent sur le papier glacé  
Et s'estompent même dans mes souvenirs.  
J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une  
conversation qui n'en finirait pas :  
Le son de la voix est si ténu  
Si sensible, qu'il est parti le premier  
Mais quand on l'a perdu  
Tout s'échappe, même les paroles aimées.  
Le visage aussi disparaît  
La douceur d'un sourire, quelques rides, des yeux noirs  
Une expression, quelques traits  
Et bientôt ne subsiste qu'une ombre dans le miroir  
Même la mémoire s'abîme...  
Alors on triche, on s'invente des histoires  
Des souvenirs qui riment  
Avec la tendresse d'un soir.  
Seule reste présente l'odeur.  
On la retrouve sans le vouloir  
Quelquefois dans les pas d'une femme  
Et c'est alors une flamme qui rallume tout.  
Je te retrouve en été ; tu avais le goût  
De ton parfum préféré  
Tu m'embrassais et me disais  
« Serre-moi fort, que rien ne bouge »  
Aujourd'hui, il ne reste que la morsure rouge  
De tes baisers posés sur mes lèvres  
Oh, que se lève  
Dans ma mémoire, ce brouillard  
Que je marche sur les traces  
De ce parfum, que j'y retrouve  
Ton visage, ta voix, ton regard  
Perdus, là-bas et qu'enfin  
Jamais rien ne s'efface

## **Sans titre** (Dominique Osmont)

Ton regard en dit long. Il est posé là dans le lointain.

Tes rêves sont-ils éparpillés sur des nuages en duvets légers? Ou sont-ils pris au piège d'un ciel lourd, à l'orage?

Pour le savoir « j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas ».

Le photographe m'a pris au vol, je cours, j'ai 7 ans, autour de moi l'herbe, la campagne.

Des questions s'affolent, n'atteignent pas encore cette petite fille échevelée, en chemisier, « pattes d'eph » qui court vers son destin celui qui s'ébauche à peine.

Aujourd'hui la petite fille s'interroge encore et toujours, ses questions volent au vent alors que ta mémoire reste en suspens.

Comme une obsession ce retour en arrière inaccessible cogne mon cœur alors que je ne m'y attends pas.

J'avance sans savoir, sans avoir appris, les mots non-dits. Ces mots sont en friche dans mon esprit, une jachère, juste un temps de repos.

Et je dois seule, défricher, traiter, soigner ce champ de questions abandonnées.

Mes yeux font un aller-retour vers toi, vers moi, une ressemblance dont je ne veux pas, un destin dans lequel je me débats.

La fatalité s'y emploie bien. Les êtres dans l'exil voulu, s'effacent, se font volubiles, s'estompent sans faire de bruit, les racines alors fragiles cèdent souvent sous la marée de larmes salées.

De tes sourires je me souviens, je devine tes rêves de petite fille, ils sont posés là sur ton épaule comme un papillon qui naît d'une aurore encore rose tendre.

Il y a tant à faire et j'en suis encore là des années plus tard. Le papillon hésite, virevolte, se pose à nouveau, indécis, point d'envol.

Je réalise le concept de l'éphémère....oui, l'effet mère qui rend les choses fragiles et quand je regarde cette petite fille je devine qu'elle tremble, qu'elle ne sait quoi faire du bonheur, il fait trop d'ombre au malheur qui voile tes yeux.

Dans une litanie, j'implore 25 ans plus tard à cette enfant, d'explorer la terre, de la parcourir, partout de se sentir chez elle au cas où elle m'entende.

Ces deux photos se chevauchent légèrement, avec application je les aligne, les sépare, avec un feutre je trace une frontière, un chemin.

Je fais cela pour que chacune ait le choix de son destin.

Cette ligne me fait du bien, elle délimite les horizons alors j'insiste, je noircis cet espace avec rage et alors tout devient possible.

Se séparer pour mieux se retrouver.

## **Impair et manque !** (Martine Coraux)

J'ai malencontreusement coincé cette satanée photo et impossible de la ravoïr. Donc je l'ai coincée à côté de l'autre idiot qui ne bougeait pas d'un poil et qui me regardait d'un air arrogant et suffisant. Elle était prise dans la fermeture de son sac posé à sa droite, tout contre sa cuisse qui, entre nous a la texture du fromage blanc, et je faisais celle qui avait l'air de rien, mais discrètement, j'essayais de la décoincer.

Ma première intention était de la glisser dans son sac, sans qu'elle s'en aperçoive, évidemment.

C'est alors qu'est arrivée sa grande amie Cunégonde, enfin je l'appelle comme ça parce qu'elle a exactement le visage que j'imagine à la copine de Candide, un visage long et stupide.

Pour détourner de moi les soupçons, j'ai entamé avec elles une conversation absolument crétine. J'ai choisi le premier sujet qui me passait par la tête : de jardin à cultiver. Très vite il a été question de tomates qui ne mûrissaient pas cette année et de l'utilité des haies pour les bains de soleil. Pendant ce temps je dégageais centimètre par centimètre la photo en espérant qu'elle ne se rendrait compte de rien.

Mais brusquement elle m'a pris le poignet et me l'a tordu méchamment. J'ai étouffé un cri. Elle a ramené alors tranquillement son gros sac pourri sur ses genoux et en a sorti lentement la photographie. Puis elle a baissé ses gros yeux globuleux chargés de fard bleu et gluant sur le cliché : sa bouche s'est arrondie en un « O » écarlate et elle a émis un gémissement d'effroi qui – j'en étais sûre- n'en finirait pas.

## **Elles...** (Laurent Jannon)

16h15. Non. 16H23, je revenais à moi, oui, j'étais avachi en bas des escaliers que je venais de dégringoler sur le dos et sur la tête, Dans ma main, une sorte de cliché que j'avais du mal à distinguer, une jeune fille qui se dessinait au fur et à mesure que je reprenais mes esprits me disait quelque chose ; je pris mon larfeuille et l'ouvris. D'un côté, rien, de l'autre, une photo qui, coincée sous le plastique transparent, se voyait mal. Je la sortis et, en la retournant, découvris un prénom « Morgane ». Etant assis en bas des escaliers, j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas car en regardant plus attentivement, j'ai pu enfin voir que c'était la mère et la fille. Oui, j'en étais sûr maintenant, et pour moi, à cet instant, c'était comme si elles étaient là...

## **Le Tango de l'esprit** (Emmanuel Bouillet)

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

Ivre de désirs, de sentiments refoulés, je scrutai l'océan, sa lumière, sa beauté,

Ce désir d'être, que je crus posséder, je n'en étais pas maître, ni même submergé,

Libérée et caressante, infinie dans la tourmente, elle refusait toute plainte, toute douleur déguisée,

Viens en moi, suppliait-elle, à jamais et dans l'ivraie,

J'aurais voulu me taire, ne la vivre que passionnée,

La plainte des morts, des tristes, des condamnés.

Toutes les larmes de ton corps épancheront-elles ma soif d'exister.

Toutes les colères du dehors nourriront-elles ma sensibilité,

En rire, souffrir et plus encore,

Tout dire, mentir toujours plus fort.

L'encre de mes nuits écrit sans illusion

Ce chapitre moral en quête de raison.

Mon âme s'est consumée, victime est ma raison,

Mes sens ont tant hurlé, sublime est ma passion.

S'activent mes sens si fort, vit le désir passé,

Ta main découvre sans tort, ivresse et vérité,

Noirceur du sable alors, caresse et volupté,

Le cours du temps très fort, ainsi s'en est allé.

Quelle part de moi ignore, le cours de tes pensées,

J'en souffre et plus encore, survivent nos regrets.

Ma plume la nuit ignore, te perdre ou tout donner,

T'aimer jusqu'à l'aurore, mon rêve s'est dissipé.

## **Double je** (Emilie Rollet)

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. Antoine et Alice, vous me regardez sans vraiment me comprendre, vous vous connaissez sans vraiment vous connaître. Je suis le seul lien qui vous unit.

Il ne faut pas m'en vouloir, Alice. Si je t'ai tuée, c'était pour t'éviter une vie de souffrance, t'offrir une chance de t'effacer. Tu dois prendre mon geste comme une offrande. Tu ne pouvais pas continuer ainsi, ton corps était une erreur de la nature, il ne correspondait à rien. J'ai essayé de l'expliquer à tes parents mais je crains qu'ils ne m'aient pas compris. Je ne pouvais plus vivre avec toi, tu me faisais honte.

Antoine, toi tu es orphelin mais c'est peut-être une chance qui t'est offerte. Pas de passé, un futur à construire sans aucun modèle, une virginité totale. On pourrait croire que je ne te connais pas encore très bien et pourtant, je te côtoie depuis toujours. Nous nous sommes perdus de vue à l'adolescence mais tu n'étais jamais bien loin. Maintenant, il faut que j'apprenne à vivre avec toi à plein-temps, dans toutes les choses du quotidien. Cela ne me fait pas peur, je suis bien avec toi. Le regard des autres ? Il y a bien longtemps que je ne m'en soucie plus.

Tout de même, je sens qu'Alice, par moments, essaie de revenir à la vie. Son fantôme est là qui attend patiemment que je baisse la garde pour m'assaillir de doutes et de culpabilité. On ne tue pas impunément quelqu'un, ça laisse forcément des traces en soi.

Et moi, qui suis-je réellement ? Je vais de l'un à l'autre, je me perds en chemin, le passé, le futur... Quel est mon présent ? Je ne suis plus Alice, je ne suis pas encore tout à fait Antoine. L'opération a eu lieu. Alice est morte, elle est partie avec mon utérus et mes ovaires. Antoine est un nouveau-né dans un corps d'adulte. Je suis perdu dans un no man's land en attendant de construire l'homme que je suis devenu, que j'ai toujours été. Vos deux photos placées côte à côte, c'est moi. Je n'aurai jamais fini cette conversation avec mon double je.

## **Thé** (Pierre Delabarre)

"J'ai coincé la photo au coin bas du miroir, et les mots sont venus".

Thé.

Après un long séjour dans l'eau de la bouilloire,  
Le thé s'écoule en tasse avec un doux clapot.  
Je le hume, ravi, avant que de le boire,  
Espérant qu'il en reste encore dans le pot.

Le thé, divin breuvage au temps des Acropoles  
A défié la vigne et son sang généreux;  
Vert ou noir, apprécié, il a une auréole,  
Fort ou léger, mais toujours chaleureux.

Buvant cette infusion, nos grands-parents d'antan  
Rêvaient tous de la Chine et de la course ardente  
Des clipper audacieux fendant l'onde mouvante  
Sous le panache blanc des voilures au portant.

Pense, tout en buvant, aux collines lointaines  
Couvertes des buissons du camélia chinois:  
Exposés tout le jour au soleil qui entraîne  
Le parfum à naître dans ce bois.

Quand la plante fleurit, pousse la jeune feuille;  
Elle sera bientôt dans la tasse où tu bois.  
Dressée, quasi offerte, espérant qu'on la cueille,  
Elle s'est parfumée et c'est d'abord pour toi.

## Un jour (Valérie Fiore)

Ce matin, alors que je savais la nouvelle imminente, j'ai volontairement fait comme d'habitude.

Je me suis levée la première et pris un petit déjeuner, seule dans la cuisine. J'aime ce moment où je réfléchis à ma journée à venir et aux rêves déjà lointains de la nuit passée. J'ai pris une douche, enfilé une paire de jeans et un tee-shirt, après un rapide coup d'œil au miroir. Ai-je tant vieilli ou mes traits trahissent déjà une peine future.

Je rentre dans la chambre de ma fille, j'aime son doux parfum d'enfant.

Je lui caresse le dos, elle ouvre enfin les yeux et me tend ses petits bras ronds.

Mais déjà en bas le téléphone sonne, je la porte ne la lâche pas et décroche le combiné avec elle tout contre moi. C'est ma mère. Trois générations qui partagent ce moment terrible : « papa nous a quitté »

J'installe Alexandrine dans sa chaise haute elle me voit pleurer mais réclame son biberon du matin, c'est normal.

A présent, elle joue dans son parc et je regarde de vieilles photos. Il y a cette photo où je monte dans la DS de mon père, j'ai quatre ans et il tient la portière, il est beau, et celle d'Alexandrine le jour de ses un an.

« J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas »

Alexandrine ne se rappellera pas avoir été un jour dans les bras de son grand-père, mais elle se souviendra de lui.

## **Absence** (Cyril)

L'orage est là, le vent arrache le fiel de mes pensées. Le grizzli plante ses griffes dans mes chairs. Je saigne, je hurle, je pleure. Le corbeau noir se moque de mes déchirures, me regarde d'un œil aiguisé.

Elle est belle cette route sinueuse qui nous amène vers la connaissance de l'autre. Tel le serpent Roi, nous nous engageons à travers nos blessures à nous frayer un chemin dans nos solitudes. A quoi sert la boussole quand on a perdu son nord ?

Sur notre volcan, où les brumes matinales restent accrochées, nous regardons nos âmes avec la grâce de l'instant.

Brûle, brûle à jamais renaissance des chairs ; pénètre l'amalgame immonde de nos fantômes et déchire l'enveloppe de nos sens.

Que reste-t-il des fondations de notre théâtre où ne se jouent plus que des pièces absentes ? Que fait-on alors des décors usés, des bandes son obsolètes, des fautes de frappe et des scénarios abandonnés ? Où se trouve notre phare, notre Alexandrie perdue dans les eaux du temps ? Les sirènes peuvent toujours chanter, je suis sourd, égaré au royaume des aveugles.

Ton éclipse me prive du soleil. Il n'y a plus que la lune pour éclairer mes nuits muettes. Tant de temps à regarder ces étoiles. Tes yeux qui brillent, vivent... plus pour moi. Reste l'absence, le vide, l'inconnu à nouveau connu.

Mon cœur bat au rythme de la syncope. Un merveilleux battement pour une mise à mort programmée. Danse, danse.... Absence

J'ai, alors, coincé notre photo à côté de l'autre. Tu sais, l'image floutée, de notre belle idylle. Ce nouveau cliché apposé est d'une netteté déconcertante. Telle une ancre glissée sous la peau, ces témoins de notre existence sont éblouissants de lumière ; assombrissants de douleur.

Assis en face de nos reflets, j'ai entamé avec eux une conversation qui n'en finira pas...

## **Sans titre** (Muriel)

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. Je crois que mes grand-mères ne s'étaient vues qu'une fois, au mariage de mes parents, il y a quarante ans. J'ai donc décidé de leur parler ensemble et ça a très bien marché. En fait, je ne pouvais pas en placer une, tellement elles avaient de choses à se raconter. Pourtant si différentes. Il a fallu qu'elles attendent d'être punaisées à mon mur pour qu'elles se rencontrent vraiment. Je crois beaucoup aux rencontres.

**J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas** (Paule)

A vous deux trop tôt disparus :

Vous vous êtes tant aimés.

Je vous ai tant aimés.

Nous nous sommes tant aimés que chaque jour, je viens converser avec vous, et cette conversation ne prendra fin qu'au terme de mes jours.

Quelle fête ce sera lorsque nous serons réunis !

Prenez patience, j'arrive, la route me semble dure et longue.

Je souffre pour vous atteindre, mais je ne me décourage pas.

La récompense sera au bout du chemin, à bientôt.

Je suis vôtre, éternellement.

## **Sans titre** (Séraphin)

Il y a très longtemps j'ai retrouvé deux photos.

Une représentait mon père en uniforme de Dragons à cheval, c'était avant la guerre 14-18.

L'autre photo, mon petit-fils âgé de 20 ans.

« J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas » :

Mon père lui dit:

- Tu vois Sylvain, je suis un dragon, c'était une arme d'élite, pendant 4 ans j'ai porté cet uniforme.

Je serais fier de toi si tu étais soldat à ton tour, que tu puisses servir la France.

Je regarde la photo de mon petit-fils, il a un sourire moqueur sur les lèvres, il lui répond:

- Vous étiez bien bêtes!

Le vieux grand -père de lui répondre:

- On n'avait pas le choix et on aimait notre pays par-dessus tout.

## L'entre-deux d'un passage (Claudie Brajon)

Un mois déjà que ton cœur a brusquement rayé la page de ta vie.

Les mains posées sur la dune de mon ventre, je guette l'écho d'une présence qui martèle en moi la ténacité d'une autre vie. Je le sais maintenant : jamais nous ne serons trois. La violence silencieuse de cet impossible me laboure. Jamais tu ne seras mère-grand, jamais tu ne me verras mère. Jamais je ne t'entendrai me dire ces petits conseils affinés de bras en bras depuis des générations. « Tiens-la bien droite contre ton épaule, ma chérie, pour qu'elle fasse son rot ».

Assise devant les portes béantes de ton armoire à vider, je m'exile dans un autre temps sur le frêle radeau de l'album-photos de mon enfance. Et te voilà, dans une robe à fleurs bleues dont je n'ai aucun souvenir, portant fièrement cette enfant qu'entre mes larmes je reconnais.

Tendresse insupportable. Ah ! Berce-nous, maman. Je caresse du doigt ton visage si jeune alors. Nul cliché de toi pendant que tu m'attendais. Ton époque était au labeur, pas à la maternité rayonnante. J'aimerais tant savoir ce que tu ressentais lorsque je remuais en toi.

Je t'en prie, je ne veux pas qu'il soit « trop tard » pour toujours.

Sans te perdre de vue, je sors de mon sac la photo prise par Marielle dans ton jardin à mon sixième mois de grossesse et la glisse au côté de la tienne. Geste magique qui rendrait tout réparable ? J'y cherche une ressemblance. Nos tailles sont voisines, ton sourire plus timide que le mien peut-être, mais le bleu du regard est de la même eau limpide. Coulera-t-elle dans les yeux de mon enfant ? Tu te rappelles, maman, notre discussion enflammée à propos des prénoms à la mode. Je rêvais de Léa, de Margot ou d'Hanaé. Je ne connais pas ces saints-là, me disais-tu d'un ton contrarié ! Et si je l'appelais Lucie, comme ton deuxième prénom, ça te plairait ? Il me semble soudain qu'une brise d'été soulève le foulard que tu portes à ton cou. Ta réponse me parvient avec une senteur de muguet, le parfum auquel tu étais fidèle depuis tant d'années. J'y enfouis mon visage, te respire et t'entends murmurer à mon oreille : « une chanson douce....la petite biche est aux abois ».... la berceuse qui m'apaisait quand je ne voulais pas dormir ou que j'étais malade....Mais voilà que tu ris, maman ?

Oui ! Quand tu étais petite, Florence, tu disais : « J'ai la varicelle » en montrant de ton petit doigt les boutons teintés de rouge. Que d'histoires il me fallait inventer pour que tu restes tranquille pendant ces soins. Sois patiente avec ma petite-fille quand il le faudra !

J'ai peur, maman. Peur de souffrir pour la mettre au monde, peur de ne pas savoir m'y prendre. Pourquoi m'as-tu laissée là, orpheline, au moment où j'aurais tant besoin de toi ? Ma question flotte dans la chambre comme une brume ouatée. Mon regard s'y perd, effleurant çà et là des objets inutiles chargés d'histoire. Quand il se pose à nouveau sur ta photo, je vois enfin l'inoubliable : ma petite main potelée y est jointe à la tienne et je sais alors, à profondeur d'entrailles, que jamais tu ne la lâcheras.

## **Entre rêve et réalité** (Cécile Marmonnier Sotta)

Un masque simiesque se superpose aujourd'hui sur le visage du vieillard. Les oreilles sont décollées du crâne duveteux, les narines légèrement enfoncées, les lèvres absentes, les dents artificielles, les yeux opacifiés, mais les poils de barbe toujours impeccablement rasés au plus près de la peau tavelée, ridée, le cou déplumé de l'oisillon dans l'échancrure désormais trop large du col de chemise. Des traits exagérés comme s'ils devaient pallier l'absence des mots perdus, de la parole envolée, de l'écriture finie. On ne sait pas, on ne sait plus si on l'a rêvé ou si ce souvenir est présent, là, sur ce mauvais cliché, mais c'est une mémoire vivante qui s'en est allée de ce corps alors que la vie persiste, altière et arrogante.

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas de croiser les fils d'une vie.

Il se rappelle sûrement ce petit corps emmailloté dans une feuille de bananier, sa blancheur laiteuse. Personne ne sut jamais comment la vie s'était retirée de ce corps sans l'abîmer. C'est un ange avait-il pensé. Il a la rondeur du nouveau-né, il en a le duvet soyeux, les yeux sont fermés, il dort, les poings minuscules légèrement bleuis enroulés sur une canne de bambou.

Quelque chose cloche dans l'abandon de ce visage impavide, c'est ce trou, oui, le crâne trépané, perforé, qui laisse entrevoir le rose moiré des veinules, la cervelle mise à nu – un mets de choix du reste auquel il ne put toucher. Il s'en fallut de peu d'un incident diplomatique, on ne refuse pas à son hôte de partager le repas : de la cervelle de singe crue mais l'analogie avec le nourrisson lui soulève le cœur, il boit l'alcool de riz et se détourne du spectacle. Les convives se lèchent les doigts. C'est peu de temps après qu'il sombre dans une longue léthargie paludéenne, une torpeur fiévreuse qui l'assaillit sans répit, les anophèles ayant inoculé dans son sang leur venin endémique.

La neige ralentit sa marche. Il allonge le pas tandis que la clarté nocturne étire sa silhouette ciselée par le froid. Le mouvement imperceptible des branches berce le paysage blafard relevé çà et là de l'éclat coruscant du givre. La dentelle de cristal crisse sous le poids léger du corps éthéré. Il ne faut pas se fier à son allure valétudinaire. Son poulx capricant suit le rythme saccadé du pied qui épouse l'irrégularité neigeuse du terrain comme si le sol souffrait lui aussi de tachyarythmie. Cette lente oscillation dérive inexorablement dans la dimension onirique de cette chevauchée burlesque et fantastique, si tard par une nuit diaphane et un vent polaire. Des grappes, corymbes ou thyrses accompagnent de leur blanc cortège cette ordalie dont le basculement final s'accordera immanquablement à une marche funèbre. Des phalanges spectrales et transparentes jouent déjà de nombreuses notes torrentielles dans l'air caligineux et la lueur encore

blême du matin qui s'éveille. La mélodie s'élève en même temps que la brume. Les instruments à vent et les cuivres rejoignent le clavier en un accord parfait alors qu'on aurait pu craindre discordance et dissonance. Tout tend vers l'euphonie de la mort, des lambeaux de chair se détachent du squelette comme se détachent des arbres les feuilles d'automne, prémisse d'un hiver rigoureux, signe de la blessure ouverte que laisse pleine et entière la disparition physique d'un être cher alors que le souvenir vivant du disparu hante les nuits d'images mortuaires qui instillent néanmoins une joie coupable à l'esprit exalté qui les convoque.

## **Têtes de veau** (Xavier Coquelet)

Je ne sais pourquoi, mais il y a deux ans, pour la Saint-Martin j'ai acheté deux têtes de veau. Deux têtes de veau!! Pourquoi? J'avais invité Pierrot et Jacquot, à venir manger, mais deux têtes de veau, tout de même. Deux têtes de veau dans leur bouillon et trois têtes de mules chauffées par la vapeur, nous étions au complet. Histoire d'immortaliser cette soirée, têtes de veau mises sur des plats, je mettais l'appareil en position retard et envoyais tout le monde dans la boîte. Avec le numérique on fait des prouesses: on arrive même à regrouper des têtes de veau et des têtes de mules.

Après une soirée arrosée avec quelques bouteilles du canton de Vaud, il restait une tête en os et une deuxième intacte, pas touchée avec une bonne dose de sauce gribiche et de sauce ravigote. Quel gâchis! Mes potes étaient partis et je me retrouvais seul. Seul avec une seule envie, boire de l'eau gazeuse.

A deux heures du mat je n'avais pas sommeil. Je tirais la photo et souriais béatement en la regardant. Je restais comme cela pendant quelques minutes puis, je ne sais pourquoi, peut-être à cause du vin ou à cause de l'eau, j'étais pris d'un coup de bourdon: c'est incroyable comme on peut passer de la gaieté à la tristesse. Il faut s'y faire.

Une photo et deux têtes de veau. Mon regard ne cessait de naviguer entre les trois et toujours dans le même ordre: la photo, la tête os et l'autre tête. Ma tête à moi tournait. J'avais les yeux qui sortaient de leurs orbites et la pépie.

Yeux rivés sur la photo, j'ai écarté du bras la tête os, j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. Tête à tête au cours duquel j'ai connu un moment difficile: la tête intacte me fixait dans les yeux, la langue pendante, le teint pâle. Je ne trouvais plus mes mots et submergeais ma courge d'images dont celle du ris de veau: et cette image-là m'a fait rire. Désirant faire rire aussi la tête de veau, je me mis à l'imiter: museau en avant, langue pendante sur le côté, teint pâle aussi peut-être, la panse pleine, je riais seul. En face de moi, rien, pas une esquisse de sourire. Je fus alors pris d'un terrible sentiment de culpabilité: j'avais acheté une tête de veau pour rien. Elle était en face de moi et je ne pouvais rien en faire. A cause de moi, un veau était mort pour rien. Si mille personnes achètent une tête de veau pour rien à la Saint-Martin, ce sont mille veaux qui meurent pour rien. Cette idée était un peu simpliste, mais j'en venais même à regretter d'avoir mangé la première tête. De fil en aiguille, je basculais vers un raisonnement quasi végétarien, moi qui n'ai jamais rechigné devant entrecôtes, côtes de bœuf, gigots d'agneau.

Je pleurais, je me confondais en excuses et j'attendais une réponse de la tête, un meuh de colère ou de pardon. Mais de meuh point, il ne venait pas. De l'autre tête je ne pouvais plus rien attendre, elle n'était plus qu'os: mais celle-ci était encore entière. Plutôt que de l'eau, peut-être aurais-je du continuer à boire du Vaud? Peut-être que le meuh serait venu, et vite même?

Un peu avant la Saint-Martin de l'an dernier, j'ai vu un veau dans un pré. Je n'ai pu m'empêcher de regarder sa tête qui m'a aussitôt lâché un meuh, un meuh de peur, de colère, de désapprobation. J'ai pensé à la réponse attendue l'année précédente, réponse qui a peut-être été meuglée dans ce pré par un frère que j'ai rassuré: "pas de tête de veau cette année!". Parallèlement, une voix off lançait: "Dis! Tu vas pas laisser tomber le canton de Vaud ?".

## **En paix** (Chris Along)

- On retrouve la même délicatesse des traits.

Jean a vaguement hoché la tête. J'ai eu un geste d'agacement. Il restait le même. Cinquante années de mariage et toujours aussi peu attentif aux autres. C'était pourtant flagrant. Je lui ai collé la photo sous le nez.

- Mais si, regarde... la finesse du nez... le lobe de l'oreille à peine esquissé...

- Mmmmm...

J'ai tapoté la photo d'un doigt péremptoire.

- Les cheveux !

- Quoi, les cheveux ?

- Les mêmes reflets !

- Blonds ?

- Roux !

Exaspérée, je lui ai arraché la photo des mains.

- Tu le fais exprès !

- Georgette, je t'assure...

Jean m'avait énervée. Il avait pris son air ahuri comme si je m'étais mise à danser la gigue sur la table du salon avec mon dentier sur la tête.

J'ai haussé les yeux au ciel et poussé un long soupir.

Quelque chose dans la femme de la photo m'attirait.

- Elle veut me dire quelque chose...

- Tu crois ?

J'ai lancé un regard noir à Jean et toute mon attention est revenue à la femme. Mon cœur s'est pincé et j'ai laissé échapper un petit cri. « Ca va ? » m'a demandé Jean.

Je me sentais si légère !

Mes doigts tremblants ont parcouru son visage puis je me suis tournée vers la première photo. C'était la même personne, enfant puis jeune femme. Je n'en doutais plus. Alors, puisque Jean ne comprendrait jamais rien à rien, j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

Jean a refermé la porte du bureau.

Sa femme parlait toute seule. Cela avait commencé il y a environ deux mois. Il en avait d'abord été un peu effrayé puis il s'était habitué.

Et puis ce matin, elle avait découpé deux photos dans ses magazines de bonnes femmes.

Une chaise pour enfant et une maison ancienne à la campagne.

Deux photos sans rien d'autre dessus. Deux natures mortes. Et maintenant elle leur parlait.

Jean en avait conscience, l'état de sa femme s'aggravait.

Il se frotta les mains et alla droit au buffet. Il se servit un pastis bien tassé qu'il sirota en sifflotant. Un sourire illuminait son visage. Il pensait à sa femme. Après toutes ces années de mariage frisant la tyrannie, elle allait enfin le laisser en paix !

## **Souvenirs d'autrefois...** (Gisèle Milan)

Une photo retrouvée de grand-père vient de prendre place aux côtés de celle de grand-mère. J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas...

Mes chers aïeux, mon cœur aimerait vous avoir près de moi pour que mes bras vous enlacent tendrement, mais je sais hélas que ce n'est qu'un désir irréalisable. Pourtant, je sens que vous êtes là, présents malgré votre absence.

Vous êtes présents dans chaque acte de ma vie. Tout commence le matin, Mémé, quand je me lève et que je prépare le café déjà moulu, alors que trône sur une étagère, ton vieux moulin, que tu coinçais entre les genoux pour moudre le café auquel tu ajoutais quelques grains de chicorée.

Je déjeune avec des tartines beurre-confiture, et cela suffit à me faire regretter le bon goût des confitures que tu préparais avec les fruits du jardin que grand-père cultivait, naturellement, sans engrais chimiques.

Quand je serre mes petits-enfants dans mes bras, je pense à toi qui étais une grand-mère aimante, toujours là pour nous consoler et soigner nos petits bobos. J'ai le souvenir d'une grand-mère aux cheveux trop tôt blanchis par le temps, alors que les nouvelles mamies dont je fais partie ont les cheveux teints.

Grand-père, quant à toi, tu ne ménageais pas ta peine, travaillant comme garde-champêtre dans le joli village de Beaurepaire et cultivant ton jardin dès que la Mairie te laissait du temps libre. A cette époque tu ne travaillais pas seulement 35 heures. Tes journées en été commençaient à 4 heures du matin pour se terminer souvent après 22 heures le soir. Et pourtant, tu étais heureux, tu ne te plaignais jamais, vivant simplement, sans voiture, sans téléphone ni ordinateur. Jamais vous n'êtes partis en vacances et cela ne vous a pas manqué vu que votre vie était bien remplie entre travail, enfants et petits-enfants.

Mémé, tu lavais ton linge au lavoir où je t'accompagnais, mettant le linge dans la brouette avec une planche à laver et un battoir, alors que nous avons maintenant la machine à laver.

Mémé tu achetais ton lait chez la laitière qui remplissait notre « berthe ». L'épicerie du coin, où tu nous envoyais faire les courses au fur et à mesure de tes besoins, (peu de gens possédaient un frigidaire à l'époque), n'avait

pas de caddie et nous faisons les courses avec un filet à provisions. Tu ne manquais jamais de nous récompenser en nous y achetant des caramels mous à 1 centime les deux.

Le poisson était acheté chez le poissonnier et le pain chez le boulanger, de même que chaque magasin avait sa spécialité. Jamais vous n'auriez pensé que dans un seul magasin on aurait pu trouver de tout. Comme je regrette ces petits magasins où l'on était reçu avec un grand sourire, par une commerçante qui nous appelait par nos prénoms, ayant toujours un petit mot gentil et où les enfants qui y entraient étaient polis et savaient dire bonjour madame, bonjour monsieur, merci madame, merci monsieur...

Las de tous ces souvenirs, je m'arrête ici, mais soyez assurés chers grands-parents que notre conversation ne s'arrêtera pas là et que tous les jours, je viendrai passer un moment en votre compagnie, pour vous tenir au courant de la vie de « fous » que nous vivons et qui nous entraîne dans un mouvement qu'un jour nous n'arriverons plus à contrôler...

## **De vrais mariés** (Marie-Catherine Ribeaud)

J'ai vécu avec ma mère jusqu'à sa mort. Elle est partie à 90 ans, ça fait 3 ans, j'avais déjà 75 ans. Maman m'a eue à 15 ans, une fille-mère comme on disait, et mon père, je n'en ai jamais rien su. Jusqu'à ce jour, il y a 2 mois, où je suis tombée sur cette photo.

Je ne me suis jamais mariée, maman non plus. Sa mère était sans homme, elle aussi, mon grand-père est mort à la guerre en 14, ma mère était toute môme, ça lui a fait une petite pension à ma grand-mère. Comme ma mère, elle a travaillé chez les autres, elle est morte assez vieille, je ne l'ai pas regrettée, une méchante femme toujours à houspiller maman pour un oui pour un non, et moi, elle me regardait juste chaque mois pour prendre ma paye quand j'ai été embauchée à l'usine. Nous vivions dans une maisonnette au bout du village, deux petites pièces sur un terrain communal, un bout de jardin, j'espère que le maire m'y laissera jusqu'à ma mort : je fais pousser de quoi faire la soupe, la terre ne me rebute pas, et avec ma retraite, je me débrouille.

Nous avions en tout 3 photos jaunies dans un cadre posé sur le buffet : une du mariage de ma grand-mère, une autre de ma mère en communicante, et une de moi prise à l'école quand j'ai obtenu le certificat d'études avec la mention bien. Après l'enterrement de maman j'ai retiré du cadre sa photo en communicante, on aurait dit une mariée, j'y reconnaissais son regard doux et triste. Je l'ai posée sur ma table de chevet.

Puis un jour, en faisant mon ménage, ça m'a pris d'aller dans les coins où le chiffon ne passe jamais. Tout au fond d'une étagère pleine de médicaments j'ai été attirée par une petite boîte bleue pourtant là depuis toujours : ma main s'est avancée, comme aimantée, elle tremblait comme si elle faisait quelque chose de défendu (« Marie, touche pas »), mais impossible d'arrêter mon geste, j'ai saisi la boîte et je l'ai ouverte. Mon tremblement en a fait tomber une fleur marron, presque en poussière, une fleur morte, puis une lettre et la photo d'un jeune homme qui ressemblait à Jean Marais. Une petite photo aux bords dentelés, avec une date et un prénom écrits au dos : « Armand, juillet 1932 ».

Avant même de lire la lettre, j'ai su que c'était mon père. La photo était en noir et blanc, pourtant j'ai deviné les cheveux blonds et les yeux bleus pareils aux miens qui contrastaient tant avec le type italien des femmes de ma famille.

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre, on aurait dit de vrais mariés avec ma mère en communicante, et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait jamais.

## **Une photo d'autrefois** (Claire Francillon, 14 ans)

Mes bottines laissèrent de petites empreintes dans la fine couverture blanche qui recouvrait mon jardin lorsque je rentrais du travail ce soir-là. Ma clé a tourné en grinçant dans la serrure et j'ai refermé la porte derrière moi. Je me suis assise sur le canapé et j'ai laissé la chaleur des flammes raviver ma peau froide. L'hiver était arrivé, cette année, bien trop tôt à mon goût. Je me suis laissé bercer par la douceur du feu et je me suis endormie. Elles sont apparues dans mon rêve. Mes grand-mères, ces personnes sages que je n'avais pas connues, celles qui ont vécu la deuxième guerre mondiale et ont été chamboulées par l'arrivée de l'informatique, celles qui nous ont vus grandir durant nos premières années mais dont nous n'avons pas le souvenir. A mon réveil, j'ai saisi sur le buffet la seule photo qu'il me restait d'elles. J'ai passé la main dessus pour la dépoussiérer. Soudain, elles se sont trouvées devant moi. Elles avaient toutes un grand sourire comme si nous étions des amies de toujours. Réel ou pas, je me suis dit que j'allais profiter de cet instant. Délicatement, j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

## **Et nos vies basculèrent...** (Marie-Pierre Gilleron)

“Ouvrez-moi de grâce, ouvrez-moi !!”

La nuit avait déjà baissé son sombre rideau de froidure quand elle apparut dans ma vie.

La première crainte passée je me suis empressée de la réconforter.

Elle était transie, vêtue très légèrement d'une simple robe de soie verte.

Son regard limpide, transparent inquiet lui donnait l'air d'une petite fille perdue.

Elle semblait pourtant avoir une quarantaine d'années.

Sans hésiter elle se dirigea vers le piano et me tendit une photographie. J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas s'il n'y avait eu sur les deux clichés la même date, le même décor et la même femme souriante, ma mère.

Pas un mot, pas un regard; j'ai approché les deux photos au plus près de ma conscience si fortement bousculée et déchirée.

Inutile d'interroger les clichés ils étaient si évidents à priori : le même papier jauni finement dentelé et le sourire de maman là pour me rassurer....mais elle, l'inconnue, que pensait-elle ? D'où venait-elle ? Pourquoi avoir ainsi détruit, ce soir, la tranquillité de ma petite vie ?

Elle ne parlait toujours pas, elle s'approcha lentement de moi, avec une infinie douceur. La lumière plus vive du lustre me fit découvrir un visage apaisé et souriant si proche de celui des photographies : “je t'ai enfin retrouvée, ma soeur” me dit-elle en me prenant dans ses bras.....

## **Sans titre** (Pascale Mebarki)

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas ....

Une photo jaunie, elle aussi a vieilli. Des personnages image qui paraissent bien sages. Qu'ont-ils fait de leur vie et de tous leurs soucis ? Que disent leurs visages sur le prix de leur âge ? Qu'est hier, aujourd'hui, et que sera demain ? La liste des envies, la longueur du chemin. Une photo sans vie, nul geste, pas un cri. Elle ne peut le dire, a perdu son sourire. Malmenée du destin, enceinte de chagrin. Est-ce toujours la même, celle que ton cœur aime ? N'as-tu pas vu venir ? Ce refuge grandir. Mesures-tu ta part, n'es-tu pas en retard ? Une photo envie, tout ce qui n'est pas dit. Converser avec toi, partager mes émois. Regarder dans tes yeux, te faire des aveux. Être libre de dire, plutôt que de l'écrire. Et se savoir aimée sans se sentir jugée. Accepter sa personne, prendre tout ce qu'elle donne. Une photo déni, protégé à l'abri. Un semblant de bonheur, dissimule les pleurs. Un paraître si doux, qui accuse les coups, une façade blanche, où l'intérieur flanche. Un petit nid bâti, de paille et de débris. Un extérieur d'été, au cœur frigorifié. Une photo pâlie, et le jour est parti. Avec les enfants, et son attachement. Tout ce qui éclairait, ombre et obscurité, a quitté la maison, pour vivre sa passion. Tout ce qui animait, ces spectres sans effet a préféré chaleur pour se faire demeure. Nos photos réunies, deux êtres en fin de vie. Quand elle disait assez, tu n'as pas écouté, tu la croyais si forte, elle était déjà morte ; et c'est son oreiller, qui reste à tes côtés, il n'est plus tout mouillé, de ses larmes versées .Voilà ton lit défait, avec tous tes regrets. Calou...

## **Quelques gouttes dans le désert** (Rosemarie Chazay)

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finissait pas. Batazaya sur l'une se mit à faire du gringue à la petite Thi sur l'autre. Sur les images, chacun est dans son monde, lui au fin fond de la steppe mongole et elle dans une rizière vietnamienne. Quels liens peuvent-ils avoir à part moi comme marraine. La beauté de l'enfance, le sourire de la jeunesse ou bien le regard de ses enfants à qui la vie ne fait pas de cadeau ?

Lui, il accomplit depuis son plus jeune âge son métier de cow-boy, il a cette insolence cavalière, véritable centaure, il fait corps avec sa monture et parcourt des kilomètres dans les collines pour rassembler le troupeau près du corral, ne pas laisser les bêtes loin du campement ! Thi, vit cette difficulté de vivre de l'intérieur, au travers d'un corps en crise, qui ne cesse de lui rappeler qu'il a besoin de soin. Elle m'explique que parfois, elle est trop fatiguée pour marcher. Son sourire éclaire son visage émacié, ses membres amaigris invoquent cette maladie orpheline, enfin pas si orpheline que cela au vu des nombreux enfants atteints du même mal. Un souvenir des américains, un agent orange, pas très belle cette couleur. On les appelle les enfants de la dioxine.

Les enfants sont là, sous mes yeux, je suis heureuse de leur donner un peu de répit, quelques euros de moins dans ma poche, un petite fortune dans la leur.

Une goutte dans le désert. Faites de beaux rêves les petits, nous verrons si nous pouvons faire mieux.

## **Extrait d'une nouvelle : « l'homme éveillé »** (Wolfhound)

Son stylo devait être un soc.

Il l'avait sa liaison. Plus qu'une liaison c'était une issue ; la seule.

Des visages passaient souriants ; les leurs. Elles passaient devant lui ces femmes qu'il avait aimées puis perdues. Perdus leurs corps, perdues les étreintes, perdue leur odeur ; perdues à jamais. Que restait-il ? Comment fallait-il donc se donner ?

Puis doucement, tout doucement... la marche. Pèlerin sans foi, les pieds saignants ; ...tu le sens dis ; tu le sens dans ta chair ?!

Pourtant il y eut ce dimanche d'été. Charme d'une rencontre impromptue ; les regards qui se rivent, s'accrochent, s'agrippent ; rencontre improbable de deux êtres parmi quelques milliards ; magie de l'alchimie qui opère alors, frisson du désir naissant.

Alors nos étreintes furent belles et je devins beau.

Ce corps que je caressais, que tu me donnais comme seules les femmes savent donner. Les cœurs, les chairs qui s'unissaient, se mêlaient. Ces étreintes firent de moi un animal et un Dieu que tes mots, tes gestes, tes yeux de femme amoureuse venaient offrir à l'homme. Je t'enlaçais comme on étreint la vie même, posais mes mains sur ton corps comme on pourrait les poser sur le Graal. Les femmes que l'on a aimées sont des astres.

Je suis sûr que ce rocher là-haut, quelque part dans la solitude des montagnes gardera à jamais l'empreinte de nos corps, gravée dans la pierre.

Je regarde ces gens dans le petit matin, spectateur de cette frénésie dérisoire qu'est le quotidien des humains.

Foutaise que ces histoires de deuil qu'il convient alors de faire ; je vous emmènerai avec moi dans la tombe ; avec le sourire ! Tentation de l'écriture.

Allons prenez-la, mais prenez-la donc cette élégie que Rilke écrivit pour nous « ...et n'ai-je pas raison, dites, vous qui m'avez aimé rien que pour la pâle ébauche d'amour que je vous donnais, et dont sans cesse je m'absentais, parce que l'espace que m'ouvrait votre visage, tandis que je l'aimais, donnait sur l'espace du monde, où vous n'étiez plus... »

Là se tient cachée l'authentique contradiction de laquelle on ne revient pas, l'Enfer de Dante peut-être, car je vous ai follement aimée. Il importe peu qu'une blessure se porte la vie durant ; il n'en est de putrides que celles que l'on aura laissées souillées en ce lieu où nous tiennent assujettis nos pensées de nécropoles ; au fond duquel tout cri se perd dans l'espace clos et morbide de l'attente d'une rédemption.

Je vous laisse la colombe et son rameau d'olivier car j'attends le corbeau. Il n'en a pas fini de son tour de la terre, survole des mers aux vents inconnus, respiration du monde ; du monde des vivants.

Les psaumes nouveaux je les entends dans le vent. Ils sont mon *vrai* et mon *juste*.

Animal perfectible ; ridicule dans sa condition, fabuleux dans sa création. Pourquoi ne parviendrions-nous à hisser nos vies à la perfection de nos corps, jusqu'à la noblesse de nos sens ? Combien de gestations encore avant le grand soi ?

Nos étreintes ; merveilleuses consolations, attentes ; promesses qui font de nous des Dieux et donnent leurs rires aux enfants.

Assis à la table, je regarde ; j'écoute la pluie. J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

La porte de la maison ouverte, pour laisser entrer l'odeur de la terre mouillée.

Presque la vacuité ; serein.

Je t'aperçois et je ris, oui je ris tu sais ! Je ris et me plais à imaginer ton sourire.

## **Sans titre** (Nanou)

J'ouvre tout doucement la porte en bois du grenier. Elle grince face à l'effort que je lui demande de fournir.

Il faut dire qu'il y a bien longtemps que personne n'a osé la pousser. Une odeur de renfermé se dégage, une multitude de poussière me donne envie de tousser.

Je plisse les yeux pour m'habituer peu à peu à la pénombre.

Au fond, j'aperçois le vieux coffre en bois qui renferme les souvenirs de Mamy. Un passé mystérieux m'appelle, me donne envie de pénétrer dans ce jardin secret qu'elle cultivait tendrement : les lettres d'amour de Papy entourées d'un ruban rose parfumé à la violette - enfin je le devine - des photos - si peu car à cette époque l'appareil photo était un réel luxe - un écrin tout rapé laissant supposer qu'une bague de fiançailles avait été tendrement déposée - une robe de mariée blanche jaunie par le temps ....

Une vague de tendresse m'envahit en imaginant mon aïeule vivre le plus beau jour de sa vie. Cette couronne de fleurs séchées, fanées, qui avait dû lui servir de diadème en ce si beau jour.

Je m'installe confortablement pour découvrir un par un ces trésors si précieusement gardés.

Précautionneusement je sors les photos bien enveloppées dans du papier de soie. Revoir ainsi Papy et Mamy sur deux clichés différents me fait bizarre. Ils me regardent, me fixent. Leurs regards semblent vouloir me dire quelque chose. Un secret ? Une mise en garde sur l'avenir ?

Moi aussi j'ai plein de choses à partager avec eux : entamer un dialogue entre le passé et le présent serait si agréable ...

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre, et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas .....

## **Espoir** (Camille Serre, 13 ans)

Prostrée dans mon canapé, je ne bouge plus. Je n'en ai plus envie, ni même la force. Je n'ai plus de larmes à verser, mes yeux sont secs et rouges. Mon regard est vide, tourné vers le passé. On dit souvent : « Oh là là, je me suis tordu la cheville. Ou, je me suis cassé le bras »

Moi c'est mon esprit qui est brisé. Elle est morte ! Ma sœur jumelle, ma confidente, ma meilleure amie, mon double... Fauchée par une voiture alors qu'elle se remettait à peine d'un long cancer. Une douleur sans limite m'envahit. Je me mets à trembler doucement d'abord, puis de plus en plus fort. Je n'entends pas les voix qui me disent : « Tu t'en remettras » ou « elle ne voudrait pas que tu restes ainsi ».

Je ne suis plus que souffrance. Comment puis-je vivre sans elle ? Moi qui ai toujours voulu être autonome et indépendante. Me voilà prisonnière de ma souffrance. Combien de fois lui ai-je dit : « Je te déteste idiote ! » J'aimerais tant remplacer cette phrase par : « Je t'aime tellement ! » Mais maintenant c'est trop tard !

Il est vrai que l'on ne se rend compte de la valeur des choses et des personnes que lorsque qu'on ne les a plus. J'ai posé sa photo à côté de l'autre et j'ai engagé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. Le noir doucement m'envahit peu à peu. Je sens la mort venir lentement, très lentement. J'ai perdu la notion du temps, j'ignore depuis combien de temps je suis là, depuis combien de temps je n'ai ni mangé ni bu. Un jour on m'a dit que vivre est souvent plus difficile que de mourir. Mais je n'ai jamais été courageuse.

Mes yeux se tournent vers la plaquette de somnifères prescrits par le médecin. Je commence à les avaler les uns à la suite des autres quand soudain apparaît le fantôme de ma sœur. Je tends ma main tremblante, je tente en vain de caresser son visage fantomatique.

-Tu es morte !

-Tu ne dois pas te laisser abattre. Promets-moi que tu vas continuer sans moi !

-Je ne peux pas, tu es morte !

-Fais-le pour moi !

-Je pro...promets ! Dis-je le visage baigné de larmes.

-Sois heureuse et continue ta vie. N'oublie pas ta promesse surtout ! Adieu.

-Non ! Je t'en supplie reviens ! Ne me laisse pas !

Je me réveille en sursaut. Malgré les somnifères, je ne suis pas morte !

Une flamme vient de s'allumer dans mon cœur, dans mon âme. Je me lève.

Je sais ce qu'il me reste à faire.

Je dois vivre !

## **Roman photos** (Catherine Mistral)

Dans les arbres, les cigales abattent un travail remarquable; la chaleur les délivre de leur vœu de silence; un pin nuage perclus d'arthrose des vents dirige sa prière de bonsaï vers le pays du levant. Le marcheur produit la flamme entre deux mots frottés; chaque pas consume un peu plus la cendre de ses atermoiements. Il se veut concis et vif; pas d'épanchements, d'envolées lyriques. Juste le bois brut, les échardes saillantes; sculptures d'escarbilles, petits vers luisants posés sur l'étagère ombrageuse de l'âme.

Teint d'épices, le *Crocsmia* offre à la lumière un profil cardinal; entre deux perles le fil des mots se tend; les mots, ces grands fauves qui viennent boire dans la conque de l'âme. Fiévreux, en proie au doute, ils traquent l'évidence à la source; ils initient le sentier au dialecte des galets. Sans éloquence et sans clameur, guides-silence dans la tribu herbeuse des secrets.

### **Crocsmia masoniorum 'Lucifer'**

Petit diabolotin, tes lèvres carminées font battre les cils papillons ; l'ocelle des pensées marquent le dos des chemins. Les mots galopent dans le bush de l'imaginaire comme des impalas en quête de marigots, laissant l'empreinte de leurs sabots lettrés sur l'herbe blanche.

Ta conscience rouge, tu la portes comme un étendard; la poigne du soleil a su défroisser tes plumes; oiseau corail, ton collier de rosée, et ta fureur en cage; beauté prise de vertige, l'émotion étanche son embrasement en sautant dans une flaque de silence.

## **Jamais deux sans trois** (Marie Vichier-Guerre)

Longtemps nous nous sommes écrit. En effet, lorsque Pierre un ami de cœur est parti pour son Tour de France j'ai craint que, jeune apprenti, l'isolement lui pèse. Toutefois à l'usure du temps et de l'éloignement nos courriers s'espacèrent et ne me resta que la photo de ce jeune charpentier campé fièrement devant son chef-d'œuvre.

André avait choisi une autre voie. Sous l'uniforme, à son tour il fut appelé à de longs et lointains séjours. Nous nous écrivîmes longtemps. C'est du Kosovo que me parvint une photo en couleur celle-là. André rayonnait sous son béret rouge, arme à la main lui aussi.

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elle une conversation qui n'en finirait pas. Du moins était-ce ce que je croyais. Chaque jour, à la vue de ces deux clichés j'étais assailli de diverses pensées. Lequel avait été mon préféré, lequel avais-je le mieux aidé, qu'avais-je pensé construire avec eux, où sont-ils aujourd'hui, que sont-ils devenus ?

Mais les photos restent muettes comme si le monde entier tenait dans leur silence obstiné.

Aujourd'hui, en passant à nouveau devant les photos j'accomplis un geste qui me surprend. Non je ne les retourne pas pour les soustraire à ma vue mais je les réinstalle avec soin, bien serrées pour dégager à leur côté la place pour une nouvelle image. Tout doucement un fol espoir secoue la poussière de mes doutes.

Je sens confusément que par la magie des nouvelles technologies la place libérée ne restera pas vide longtemps. Très bientôt il trônera à son tour, beau, ensoleillé porteur à mes yeux des plus grands espoirs, meetic quoi.

## **Retournement** (Jean Vichier-Guerre)

Ce matin une légère brume annonciatrice de l'automne me détourne de ma promenade habituelle.

C'est au grenier que j'irai passer un moment : il m'attend depuis belle lurette et de renvoi en renvoi cela fait bien longtemps qu'il ne m'a vu. Arrivé là mon regard se promène sur les nombreux objets que l'on doit trouver à peu près partout en ces lieux. Au milieu de ce joyeux désordre je vois une enveloppe défraîchie dont je me souviens qu'elle contient des photos : clichés dépareillés, inclassables ou en attente de considération. Je glisse la main à l'intérieur et en retire une épreuve au hasard.

A sa vue des souvenirs affluent : ce couple, jeune, rayonnant sous la lumière espagnole c'est bien nous. Mais depuis quand dort-il ici ? Il suffit de tourner le cliché la date y figure. A quoi bon compter : c'est vite vu, plusieurs décades nous en séparent.

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. C'est du moins ce que j'ai pu croire. La première, l'Andalouse ne disait rien. L'actuelle -l'autre- d'un demi-siècle la cadette disait : « Après tout ce temps nous voici encore là. Tout a changé, rien n'a changé ». Et moi, assailli de pensées je ne disais rien. Les jours qui suivirent je regardais les deux images avec attendrissement. Presque les bornes de deux existences, et que de péripéties entre les deux. La vie quoi, quotidienne certes, mais parfois illuminée de ces plaisirs qui la rendent belle.

Ce jour, je me suis à nouveau arrêté devant les deux photos. J'ai pris celle du jeune couple, un dernier regard et méticuleusement je l'ai retournée pour garder l'image de ce que nous sommes devenus aujourd'hui.

Toutefois une image d'espoir.

## Le cadeau (M Hintzy)

Je m'accoude au balcon, il fait beau, les passants flânent en passant d'ombre en ombre comme de petits personnages de jeu vidéo. Mon regard se tourne vers la pièce sombre, un mois que ma mère est partie, je n'ai pas encore réalisé, il me semble sentir sa présence partout où je pose mes yeux. La bibliothèque me fait de l'œil, exposant les rangées de livres, classeurs, albums qui forment comme une cité de gratte-ciel enfermés derrière les vitres. Les romans s'offrent à mes souvenirs, recueils de tant de bons moments passés à la découverte d'histoires qui m'ont fait rêver, enfant, au creux de ses bras. Fini de rêver, il faut que je me lance, aucune fée armée de sa baguette magique ne fera le tri à ma place. Je commence à sortir les romans, les tours s'érigent, châteaux branlants de la littérature. Au fur et à mesure que les étagères se vident, de vieilles gloires surgissent du passé, auteurs célèbres en leur temps et désormais disparus.

Tiens, un roman que je ne connais pas, il a l'air assez ancien et corné de partout, c'est curieux je ne l'ai jamais vu dans les mains de ma mère, pourtant elle a dû souvent le feuilleter. Il y a une dédicace sur la page de garde, on dirait du russe. Je tourne les pages distraitement, une photo s'échappe. Un homme jeune, mince, il pose nonchalamment accoudé à une rambarde. C'est l'été, il porte une chemise claire, les manches retroussées sur ses avant-bras, il sourit, au dos une inscription de la main de ma mère: Antibes, Juin 63. C'est curieux cette photo me rappelle quelque chose. Je la pose au bord du miroir, peut-être que le souvenir me reviendra.

C'est au tour des albums, gardiens imposants de nos vies, ils me rappellent les piles de photos sur la table de la salle à manger qui finissaient, collées comme des papillons, dans les grands classeurs. J'aimais, de temps en temps, en prendre un au hasard et laisser défiler ces images, instants figés d'un bonheur fugace imprimé à jamais sur le papier glacé. L'arrivée d'une pochette de photos était un grand moment suscitant le plaisir de la découverte d'un passé si proche et déjà presque oublié. Soudain une illumination, je sais.

C'est le premier, le plus ancien, ma mère jeune, moi bébé, je ne l'ai pas souvent regardé. Je sens comme une angoisse, l'ouvre. A la première page il y a une photo de ma mère, elle sourit, accoudée à une rambarde, je frissonne, la photo a été prise au même endroit, je n'ai pas besoin de la retourner pour savoir ce qui est inscrit au dos.

Je suis née le 8 mars 1964, je n'ai jamais connu mon père. A mes questions ma mère m'a toujours répondu que j'étais le fruit d'un amour de vacances avec un étranger, d'une folie qu'elle n'avait jamais regrettée.

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

## **Les mystères ne tiennent que de nous** (Bianca Bellintani)

Huit heures quinze. J'étais dans la rue. Depuis sept heures ce matin je me refroidissais les pieds chaussés de bottes dans la neige. Ma nuque n'était qu'à moitié couverte et mes courts cheveux noirs se hérissaient et étaient cassants. L'avenue dans laquelle je me trouvais, baignait dans le brouillard. Aucun bruit ne parcourait la route. Il n'y avait que le silence. Ce silence assourdissant de l'angoisse et de l'attente.

Mon rendez-vous n'était pas à l'heure et le bistro dans lequel nous devions nous retrouver était fermé. Si au moins j'avais pu rentrer au chaud et boire un bon café ! J'aurais alors profité de la chaleur comme jamais. J'aurais senti la chaleur me revigorer les pieds, traverser les épaisses couches de mon manteau pour m'effleurer les bras, le torse, le cou. Mon bout du nez rouge, serait alors redevenu d'un beige délicieux, et mes courtes boucles auraient cessé d'être cassantes. J'aurais commandé deux cafés sans sucres. Après avoir attendu mon rendez-vous et si je n'avais toujours pas vu quelqu'un dans le bistro, j'aurais déposé ma note avant de me disperser dans la brume de cette avenue.

Soudain, un bruit sourd me tira de ma léthargie. Un homme en haut-de-forme et queue-de-pie venait de me heurter. Il tourna vivement la tête dans ma direction et me dit : « Ne cherchez plus, la vie continue ». C'est seulement lorsqu'il me secoua que je remarquai qu'il me tendait une photo de ma mère.

De ma mère ?

« Comment ... ? » Mais, photo en main, et bouche béate, je m'arrêtai car l'homme en haut-de-forme était déjà parti. La grande avenue était vide. Alors je courus jusque chez moi, courus dans les escaliers de mon immeuble, courus jusqu'à ma porte, l'ouvrit et m'écroulai. Trop couru !

Haleine hors de moi-même, je me relevai tant bien que mal et rampai vers la commode de mes souvenirs. Je fouillai dans mes photos. Mais où était-elle ? Ce portrait de ma mère je l'avais déjà ! J'en étais certain, que je l'avais et que je ne l'avais jamais perdue. Enfin, elle me tomba sous la main. Je pris le temps d'effleurer la vraie, celle que j'avais déjà. Puis inspectai la deuxième en vue d'un jeu de différences à trouver, mais rien, c'était exactement les mêmes. Toutes les deux en noir et blanc, avec une bordure beige ciselée. Le même sourire de ma mère était fixé sur les deux. Même coiffure, mêmes ombres, tout était double et jamais deux tirages de cette photo n'avaient été faits ! C'est moi qui l'avait tirée, la vraie, et je n'en avais pas fait une copie ! Lentement la phrase de l'homme en haut-de-forme me revint en mémoire : « Ne cherchez plus, la vie continue ». C'est alors que je me suis dit : « J'ai tout mon temps ». J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

J'avais enfin compris. Chercher nous embarrasse parfois, laisser venir les choses peut-être avantageux. Elles viennent à vous d'elles-mêmes quand elles sont prêtes.

## **Un sentiment commun** (T. Avery)

Enfin une journée pénible qui se termine !

Quand j'y pense, je n'aurais jamais dû mettre les pieds dans cette ruche remplie de guêpes.

En pensant à mes collègues, j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. Enfin quand je dis elles, je veux dire une seule de ces femmes. Mais pourquoi as-tu autant changé en si peu de temps ? Par le passé tu étais une jeune femme pleine de vie. Rien ne laissait présager un tempérament aussi cruel. Malgré tes lunettes démodées, de nombreux grains de beauté, ton visage ovale, tes cheveux châtain et courts, te donnaient un air sympathique. Sur ton vélo, guitare sur le dos, maintenant que je regarde l'autre photo, tu n'es plus la même. Le sourire n'est plus au rendez-vous, tu t'es aigrie, ton comportement est étrange. Parfois même, tu te mets à pleurer ; seuls les livres semblent pouvoir te consoler. Pourtant tu en es entourée à ton travail, chez toi. Peut-être une dépression ? Je ne sais pas. Mais ce qui est certain, c'est que plus personne ne te supporte. Tu es la reine des K.

## **Une petite photo** (Adoration)

Je cherche dans la bibliothèque l'album photos dans lequel sont immortalisées chronologiquement les images de ma vie.

Je l'extrais de la pile, je l'ouvre, je tourne deux pages et je retrouve la photo dentelée en noir et blanc sur laquelle figurent deux petites filles âgées respectivement de 4 et 2 ans et demi se tenant par la main.

Je prends une photo en couleur représentant deux femmes sexagénaires, la relation de celle-ci est si grande avec celle de l'album que j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

Petite sœur tu es partie peu de temps après la prise de cette photo vivre avec nos parents sur un autre continent. Nos frère et sœurs sont venus compléter par la suite notre famille. Je suis restée seule avec mon parrain et ma marraine.

Les années ont passé : j'ai souvent pensé que ma vie aurait été tout autre si j'avais fait partie du voyage.

A mesure que je grandissais, je perdais l'espoir de vous revoir et imaginais que le temps ne pourrait jamais être comblé.

Il y a eu trois petites rencontres brèves et chargées de trop d'émotions pour s'ouvrir au dialogue.

Le destin a choisi de nous réunir 58 ans après, au moment où nous nous retournons tous indubitablement sur notre passé.

Chacune a eu son parcours mais bizarrement similaire en plusieurs points. Notre complicité fraternelle n'a pas été altérée, et nous avons cette chance inouïe d'échanger nos souvenirs, d'achever en quelque sorte le puzzle de notre histoire.

Je remercie ceux qui ne sont plus là, et qui ont participé volontairement ou involontairement à notre séparation.

Il y a tant à dire.....

## **Le temps de la mémoire** (Claire Deroeck-Pessin)

Il avait plu pendant sept jours consécutifs. L'horizon bouché ne laissait nul espoir d'une saison estivale : le printemps assez frisquet semblait tendre la main à octobre ignorant définitivement l'été. Pourtant, en ce matin de juin, une douce lumière déchirait le voile sinistre. Les pavés brillants d'humidité, séchaient déjà par endroit. De la fenêtre, Hortense apercevait les blés mûrissants et les peupliers d'Italie qui bordaient le champ. Une belle journée s'annonçait sans doute pour elle : Céline venait passer la journée. Le soleil tout d'abord timide avait dardé, piquant la peau et obligeant les deux amies à se retirer à l'ombre. Céline tricotait, Hortense écosait les petits pois.

Ainsi allait ma pensée en regardant une photo de ma grand-mère. Elle est assise sur une chaise paillée, basse, près d'Hortense, la belle-mère de son fils. C'est son amie. Elles ont toutes deux les cheveux ramassés en chignon, un grand tablier à bavette et des sabots. Elles ont environ 65 ans. Mère Line tricote pour une de ses petites-filles. Nous sommes en 1930. Près de moi dans un cadre, ma mère a 70 ans. Sa petite-fille près d'elle. Ma fille. Elle a 4 ans. Nous sommes en 1979. J'ai décollé de l'album la photo de ma grand-mère. J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

50 ans. Un vide vertigineux, angoissant. Des histoires qui s'emmêlent, se perdent dans la nuit des temps comme les ronds dans l'eau provoqués par la pierre jetée et qui s'estompent peu à peu pour ne laisser qu'une surface lisse ; la pierre a disparu, le puits d'eau s'est refermé. Pourtant la pierre est là pour qui le sait. Le mystère de la vie ne réside pas que dans le Big bang. Il est en ce moment au cœur de ma mémoire.

Tu ne m'as pas tout dit maman, de tes errances, de tes secrets de femme, de l'homme que tu as aimé et avec qui tu as donné la vie. Ma vie. Et toi, Mère Line, tu n'as rien su de ma naissance. M'aurais-tu accueillie ? Je sais si peu de toi. Un fil ténu dans ces images : les traits du visage et notre grain de beauté dans le cuir chevelu sans cesse accroché par le peigne. Qu'importe. Le sang qui coule dans mes veines est le leur. J'ai beau scruter ces images, je n'obtiens pas de réponse. Et pourtant la paix s'installe peu à peu dans mon âme. Elles me disent ces femmes que j'existe, que ma vie m'appartient. Que toute vie est un mystère. Que toi ma fille, tu auras le tien. Comme l'étoile, tu déposeras une poussière d'or. Pour l'instant, tu es mon étoile.

## **Petit-Fils** (François Rose)

Petit enfant de notre temps  
A peine né photographié  
J'observe tout mon content  
Ton portrait, et pour vérifier

J'ai décroché ce vieux sous-verre  
Cette photo en noir et blanc  
Sans doute prise par mon père  
J'avais ton âge et c'est troublant

Cette façon de nous tenir  
Et cet épi et ces sourcils  
Même regard même sourire  
Et sans histoire et sans soucis

Même landau même saison  
Ces deux clichés je les assemble  
On a bien sûr un peu raison  
Il paraît que tu me ressembles

Je quitte ces instants figés  
Et regarde jusqu'à l'envi  
Dans tes gestes encouragés  
Ta belle envie d'être à la vie

Et tu ressembles à tes efforts  
Pour te hisser à hauteur  
d'homme  
C'est ton papa qu'est le plus fort  
Qui te fera ce que nous sommes

Tu ressembles à ta gourmandise  
A ta moustache de myrtilles  
A tes oreilles de cerises

Et tes quenottes qui mordillent

Tu es tout ce que tu désires  
Ton envie de conciliabules  
De pouvoir dire et de choisir  
Et ton menton couvert de bulles

Tu ressembles à tes maladresses  
A tous ces jouets qui t'échappent  
Tes retombées quand tu te  
dresses  
A ta maman qui te rattrape

Tu es tes yeux sombres égayés  
Suivant l'envers de ta lecture  
Langue tirée, doigts déployés  
Plongé dans ta littérature

Tu ressembles à tes longs fous-  
rises  
Quand tu bassouilles dans le bain  
Seul maître à bord de ton empire  
Et ton bidon de chérubin

Aventurier dans le jardin  
Cueilleur de trèfle faucheur en  
herbe  
Tu promènes ton air badin  
Ton impatience et ta superbe

Tu es tes pleurs et tes hurras  
Et si nos photos se ressemblent  
Tu es celui que tu seras  
Je vois bien que tu te ressembles

## **Sans titre** (Isabelle Françon)

Déménager, quel bazar ! C'est toujours l'occasion de trier, de jeter, l'occasion aussi de prendre son passé en pleine poire ! Mais bon, quand on quitte la province pour la région parisienne, une maison de 160m<sup>2</sup> pour un appartement de moins de 100m<sup>2</sup>, on ne peut pas simplement emballer toutes ses affaires pour les déplacer d'un lieu à l'autre. Non, il faut faire des choix et, par conséquent, vider des tiroirs et des hauts d'armoire inaccessibles pour tomber sur un tas de trucs qui ne nous rajeunissent pas : des bibelots, souvenirs inutiles de superbes voyages ; des cartes postales dont les expéditeurs sont précieux ; des cahiers d'école primaire ( peu d'intérêt mais quelle jolie écriture soignée ! ) ; une flûte à bec qui, avec celles des copains du collège, hérissait les cheveux sur la tête de notre prof de musique... et des photos. Mais des vraies photos, issues de pellicules et tirées sur papier ! Ah, ces images de « soi », plus jeune, souriant, grimaçant, seul, en famille ou avec des copains. Certaines nous émeuvent – 8 ans avec papa et maman en vacances à Hossegor - tandis que d'autres nous agacent – comment ai-je pu gâcher 6 mois de ma vie avec ce type ?? Tiens une photo de Laurence enlaçant son inséparable violoncelle, et là, s'échappant d'une enveloppe, celle d'un vélo posé près d'une tente de camping Igloo. J'ai coincé cette photo à côté de l'autre, et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

Laurence, ma copine de lycée, la musicienne amoureuse de son prof de violoncelle, toujours dans ma vie même si nous nous voyons moins souvent pour une question de distance. Et le vélo, mon compagnon aux lourdes sacoques lors d'une mémorable virée cycliste d'un mois en Irlande avec Laurence, sa sœur et 2 de ses cousins.

Hein, Laurence, t'en souviens-tu ? Nous partîmes, hauts les cœurs, du Havre pour débarquer à Cork, d'où nous pédalâmes pour parcourir le sud de l'Irlande, pays réputé plat... mon œil oui ! Mais notre jeunesse a pallié notre manque de préparation tant physique qu'organisationnelle et nous a permis de garder le moral dans les moments difficiles (étapes trop longues, camping sous la pluie...).

Que dis-tu Laurence ? Ah oui, le budget n'était pas au point non plus et nous avons ingurgité des dizaines de tranches de pain de mie avec du beurre en guise de petit-déjeuner mais aussi bien souvent en guise de repas ! Et toi le vélo ? Comme je t'ai maudit d'être si lourd à traîner, même à vide ! Sur la photo, tu sembles bienheureux de te reposer toi aussi près des tentes que nous montions chaque soir au hasard des opportunités.

Que de merveilleux souvenirs envahissent mon esprit en regardant ces deux photos échappées du passé. Je me cale entre 2 cartons et souris en revoyant le film des vacances de mes 18 ans. Le déménagement peut bien attendre un peu...

## La Zingara et Amina (Violette Chabi)

Elles sont là, éparpillées sur le tapis du salon. En attente ! Les ranger ? Les classer ? Oui peut-être...mais pas ce soir se dit Coline en regardant ces photographies témoins de moments heureux. Une photo parle, raconte des histoires, évoque des souvenirs et Coline le sait.

Elle ramasse les photos et les pose sur une étagère. Deux sont restées sur le sol. Coline en prend une. C'est la zingara. Elle aime ce portrait peint par Ernest Hébert. Cette jeune femme au teint mat, parée d'un collier de perles, l'impressionne. Il y a au fond de ses yeux une tristesse indicible. Coline pose la photo entre deux livres. Elle regarde l'autre photo et la coince à côté de la zingara. C'est la photo d'Amina, une danseuse orientale que Coline a rencontré lors d'un séjour au Maroc.

Coline s'allonge sur le sol. Elle est en partance pour un voyage immobile. Et une étrange conversation s'engage alors...Chuchotements...murmures ? Coline, la zingara, Amina...Rêve ou réalité ? Qui peut le dire ? Et qu'importe !

La zingara, femme originale, un peu coquine séduit. Enlisée dans des situations impossibles, elle est toujours arrivée à s'en sortir. Coline, fascinée par la bohémienne au regard triste, se revoit au Musée Hébert admirant ce portrait délicatement peint par le peintre grenoblois.

- La zingara...Quelle battante dit Coline tout haut. Cette femme me plaît bien. Courageuse, indépendante, un peu rebelle, une féministe avant l'heure !

L'autre photo montre Amina qui danse, la poitrine généreuse, le ventre qui vibre, les hanches qui ondulent et les longs cheveux noirs qui scintillent. Elle est flamboyante, effervescente aussi. La danseuse a un parcours chaotique fait de périodes fastueuses et d'interdictions de pratiquer un art jugé dépravé par de faux dévots. Les déhanchements langoureux, même s'ils n'expriment que féminité et vitalité, ne plaisent pas à certains religieux extrémistes. Les rythmes saccadés ou bien lents et fluides montrent des sentiments. Mais il est des êtres qui voient le mal partout !

- Amina résiste et continue de danser se dit Coline. C'est une vraie combattante ! Sacrée singularité de ces artistes qui arrivent à exploiter les dons de leurs corps pour se faire entendre dans le monde. Quel courage ! Coline est admirative et ajoute à voix haute comme si Amina l'entendait :

- Des voiles légers et plissés, des paillettes dorées...Quelle grâce ! Coline est déjà au Maroc et dans sa tête résonnent les sons clairs et puissants de la darbouka qui faisaient vibrer la belle Amina.

Coline s'est endormie. Amina et la zingara ont toute la nuit pour s'approivoiser et rêver leur vie.

## **Rencontre photos, photons, nature et éternité** (Marie Bernadette)

Ceci n'est pas un concours, mais une invitation pour un recueil collectif.  
SUPER !

Alors, j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. Il y avait là tous les jeunes de l'époque, tous les jeunes de la famille, ceux qui avaient entre 25 et 30 ans en 1959. Ils étaient radieux, rayonnants, beaux comme des princes c'était jour de fête, c'était le mariage de mes parents.

La photo est en noir et blanc. C'était l'époque où on faisait des photos pour les mariages, les baptêmes, les communions, le service militaire et les enterrements..... Non pas les enterrements, on fait jamais de photos pour les enterrements, c'est bizarre, je n'avais jamais fait ce rapprochement. Les enterrements c'est bien le seul rassemblement familial où on ne fait pas de photos. Peut-être n'en avons-nous pas besoin. D'ailleurs aujourd'hui quand je regarde celle-ci, elle me raconte l'histoire des morts et des vivants, les tragédies et les bonheurs de tous ceux qui sont sur le papier.

La moitié d'entre eux ne sont plus de ce monde, depuis fort longtemps pour certains. La moitié de ceux qui restent ont eu de grandes douleurs à traverser et les deux autres mènent des vies presque sans histoires.

Mais ceux qui sont partis ils ont mis leurs forces, leur détermination, leur courage, leurs valeurs leur amour dans la terre et l'espace qui les a accueillis pour s'imprimer dans la nature, dans les verts et les bruns de la photo d'à-côté, forêt verdoyante du printemps, renouveau éternel de force et de vie. Je sens parfois leurs souffles près de moi, quand, dans mes promenades solitaires je me glisse dans la forêt, source de paix et de détente.

Je me tourne vers ceux qui restent, il est encore temps de prendre soin de nous et de l'enseigner aux plus petits. « La nature est là qui nous invite et qui nous aime », sachons en prendre soin, et rendons-la à ceux qui nous suivent ou à ceux qui nous ont précédés avec tous ses trésors et ses habits de verdure et de lumière... que le son de ses cascades nous accompagne comme autant de murmures qui renferment tous ses secrets.....

## **Photos A3** (Pascale R)

Sur mon buffet en pin « J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas ».

D'un côté une photo couleur avec un vieux paysan assis sur un tabouret en bois les jambes semi-écartées il tient ses deux mains en appui sur sa canne, vêtu d'une salopette bleue et d'une chemise à carreaux en tissu plus qu'usé et bien sûr, un béret penché sur sa tête. Il a une bonne tête mais un visage qui laisse penser qu'il a eu une vie pleine de bons et mauvais moments et de l'autre côté une photo en noir et blanc c'est moi seule enfin mon portrait.

Moi je suis entre les 2 photos. Le vieux me regarde et me fait un coup d'œil, j'écarquille grands mes yeux et regarde de l'autre côté, mon portrait me fait signe « oui » avec la tête.

Oui quoi ? Dis-je à voix haute. Puis je sens quelqu'un qui me tapote sur le bras ben oui, c'est mon vieux qui n'est d'ailleurs pas le mien. Il me fait signe de m'approcher de lui comme pour me murmurer quelque chose à l'oreille, doucement je m'approche et l'entends me dire :

Le vieux : Dis à ton portrait qu'il a encore bien des choses à apprendre sur la valeur des couleurs.

Alors, surprise je lui dis : Qu'est-ce que je ne sais pas ?

Le vieux : Non pas toi ton portrait te dis-je !

Moi : Mais mon portrait ou moi c'est quand même bien pareil non ?

Le vieux : Ben non ton portrait il est sur papier

Moi : Ah ? Et moi je suis réelle. Depuis quand un vieux sur papier me parle ? Et en plus voudrait parler à un papier par mon intermédiaire ? Tu peux pas dire toi-même ce que tu as à dire ?

Le vieux : Ben non je suis papier et je n'ai aucune affinité avec les papiers surtout en noir et blanc !

Moi : C'est du racisme ?

Le vieux : Non de la jalousie tout simplement

Moi : Tu es quand même franc

Le vieux : Bien sûr moi je connais plein de choses sur la vie en général et... les couleurs ! Donc je suis franc

Moi ! Oui oh eh... un ...bon je me tourne de l'autre côté et dis à mon portrait

Moi : Le vieux me dit de te dire que tu as plein de choses à savoir sur la valeur des couleurs »

Mon portrait de me répondre : tu me prends pour ton miroir si c'est le cas je suis sans tain

Moi : Pourquoi sans tain ? Vous ne vous entendez pas toutes les deux, pourtant vous êtes en papier.

Mon portrait : Mais moi je suis toi. Enfin je veux dire que toutes les deux nous ne faisons qu'une

Moi : oh là là ! Ça se complique. Moi je suis moi, toi tu es toi, et lui il est lui.  
C'est pourtant simple  
Et voilà que mes 2 photos se superposent chacune leur tour et me regardent. Je pense qu'elles font des constatations. Soudain je vois le vieux qui parle à voix haute dans l'oreille de mon portrait. Celui-ci éclate de rire.  
Mon portrait : Quel importance de connaître la valeur des couleurs ? Moi perso je me contente de rester en blanc et noir.  
Le vieux : Moi je reste en couleurs je suis désolé  
Moi : Oui et bien moi je préfère rester réelle.  
Nous ne finirons pas notre discussion.

## **Lettre à M.** (Bernadette Jayet-Dauphine)

Hello chère amie de toujours,

Merci pour ta carte de Paladru, mais j'aimerais en savoir plus comment vas-tu, comment va ta famille et comment va notre cher lac ?

A ce propos, j'ai déménagé une fois encore, et j'ai retrouvé deux de tes photos du lac que je croyais avoir égarées. J'ai agrafé la première à la seconde et j'ai débuté avec elles une conversation, tissée de souvenirs, qui n'en finirait pas si je n'avais tous ces cartons à défaire. Je me suis souvenue : du bleu Klein qu'il revêt certains jours de printemps ; de ce que racontait notre grand-père : en février 1956, il avait gelé et la couche de glace était si épaisse que des téméraires le traversaient en voiture à cheval ou en auto; de la canicule de l'été 2003 : les canadiens puisaient son eau pour lutter contre l'incendie qui ravageait le Néron ; de l'automne 1990 : il était si bas, que nous déambulions entre les pieux de l'habitat médiéval de la Véronnière, et ramassions des tessons de céramique ; des nuits de Noël : nous en faisons à pied le tour pour entendre sonner la cloche du village d'Ars englouti, ou apercevoir la Dame Blanche ; des conférences annuelles, érudites et interminables, de M. Collardelle : il commentait ses trouvailles de l'été : une chaussure, un bijou, un pion de jeu de tric trac, un éperon, que sais-je encore ? Son enthousiasme était communicatif et nous imaginions être des descendantes des Chevaliers de l'An Mil.

Aujourd'hui, Je me réjouis encore que nos enfances et adolescences se soient déroulées sur fond des « variations sur un même thème » de notre lac. J'aurais dû, comme Harvey Keitel dans *Smoke*, en prendre une photo chaque jour à la même heure et du même endroit, mais tu connais mes piètres talents de photographe.

D'autres souvenirs me sont revenus, je pourrais comme Georges Perec égrener un chapelet de « Je me souviens ». Stop ! J'ai tant de cartons à défaire, de plus en plus nombreux à chaque déménagement. Tu te rappelles : étudiantes, nous rêvions de nous débarrasser des cours, livres, lettres, photos, bibelots, qui nous encombraient pour nous contenter de nos souvenirs, même si nous pressentions déjà qu'ils ne seraient pas toujours fiables et varieraient avec notre humeur.

Que n'es-tu ici pour m'aider ? Avec toi ce serait plus drôle. N'oublie pas d'écrire à ta vieille copine qui se languit de la sienne. A bientôt j'espère.

Je t'embrasse affectueusement

B.

## **Dans le tiroir** (Claire Vallée)

On vit très bien avec l'envie de mourir. Cette envie m'a fait vivre, depuis toute petite. La première informée en fut ma mère, qui à cette nouvelle se mit à pousser des cris terribles, elle qui n'en poussait jamais. Papa, lui, avait espoir en l'avenir. Maman annonça immédiatement la nouvelle à notre médecin de famille, qui me connaissait depuis la naissance et savait à peu près qui j'étais. Il me reçut dans son cabinet et me dit très sérieusement qu'on nous avait donné la vie et qu'il était totalement interdit de se l'ôter. J'ai ri derrière ma main en faisant semblant de tousser. Il m'a aussitôt inspecté les poumons, tout allait bien.

La première fois que je voulus réaliser mon rêve, les médicaments m'empoisonnèrent salement, et l'hôpital diagnostiqua officiellement une gastro-entérite. Officieusement, le médecin de garde voulut quand même savoir quel produit j'avais ingurgité, mais je me plongeai dans un savant semi-coma silencieux.

La deuxième fois, comme c'était la deuxième fois, on prit cela au sérieux et je dus aller faire un séjour réparateur dans une clinique de jeunes. Il y avait plus d'anorexiques que de suicidées, et par mimétisme je le devins pour de bon, assez pour en avoir l'élégance romantique, mais pas trop quand même. Cela a duré quelques années, maman poussa encore des cris terribles et pleura beaucoup. Papa avait espoir en l'avenir.

La troisième fois je réussis encore à me rater, et ça ne m'a pas plu. J'eus droit à un long séjour réparateur. Mes parents ne changeaient pas.

-J'ai fait la même chose à ton âge, m'a dit une amie de ma mère. Mais je ne me rappelle même plus pourquoi ni comment.

Et elle m'a donné une photo d'elle à 16 ans ; elle était habillée comme ma grand-mère, mais je l'ai trouvée très belle. Je la coinçai au fond d'un tiroir de mon bureau, que de temps en temps j'ouvrais.

La quatrième fois, ce n'est pas moi qui ai réussi. C'est un garçon que je ne connaissais pas, dont je suis tombée immédiatement amoureuse parce qu'il avait réussi. Je lui écrivis des poésies magnifiques, et je pus avoir sa photo par une amie de son frère, à qui je dis que c'était pour conjurer mon sort. J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. Un jour je décidai de les marier, je fis une belle cérémonie dans le tiroir, je leur mis même une petite musique. Plus tard ils ont eu des enfants, une maison.

Quand je retourne chez mes parents, je dors dans ma petite chambre, j'ouvre le tiroir, je vérifie qu'ils sont bien là, je discute un peu, et je m'endors tranquille. Maman ne crie plus, et papa constate que l'avenir est arrivé.

## **Conversation** (René Desaint Jean, 84 ans)

J'ai vu cette photo dans le Dauphiné Libéré et elle m'a rappelé une vieille photo enfouie quelque part, au fond de mon placard. C'était une vache libre dans un pré.

J'ai sorti cette photo et de suite une idée m'a traversé l'esprit.

Instinctivement j'ai appelé la vache libre « Liberté » et les vaches du Dauphiné Libéré « Docile » et « Chipie ».

Ensuite, j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

Moi : « Comment pouvez-vous profiter de la vie en étable, la tête prisonnière pour déguster votre foin ? »

Docile : « Cela ne me gêne pas. Je suis nourrie, au chaud, une petite tape sur la croupe. Cela me suffit.

Liberté : « Mais que connais-tu de la vraie vie ? Regarde-moi ; je suis libre, je peux gambader à volonté dans mon pré, discuter avec mes copines, boire quand j'ai soif, brouter de la bonne herbe.

Moi : « Alors Chipie qu'en penses-tu ? »

Chipie : « Elle a raison. Liberté porte bien son nom ». Que fais-je moi, toujours étranglée à manger des OGM en granulés, à manger je ne sais quoi, et après je donne mon lait. Pouah ! Quelle vie !

Moi : « Alors les prisonnières, que désirez-vous ? Toi Docile que désires-tu ? »

Docile : « Mais rien ma chère. Je me contente de ce que l'on m'offre ; le couvert, le gîte, quoi de plus ? »

Moi : « Oui mais tu donnes ton lait en échange. Crois-tu que l'échange est équitable ? »

Docile n'a pas le temps de répondre, c'est Chipie qui répond à sa place en relevant la tête.

Chipie : « Non, notre proprio nous exploite. A nous la triste vie, à lui les bénéfices. En quelque sorte, nous sommes ses esclaves.

Liberté : « Et en plus à la fin quand vous ne fournissez plus de lait, pas de chance, à l'abattoir ».

Moi : « Et toi Liberté, ta vie, qu'elle est-elle ? »

Liberté : « Moi je vis libre au jour le jour, sans me préoccuper de l'avenir, faisant ce qui me plaît. Libre oui mais un bémol, on me soigne bien pour la foire agricole à Paris. C'est un vrai plaisir, la Tour Eiffel, l'ambiance, les enfants heureux de me voir, qui viennent me caresser, les grandes personnalités venant me flatter et puis l'espoir d'une belle médaille accrochée à mon cou. Quelle fierté ! Je ne regrette pas de fournir mon lait.

Docile, Chipie et Liberté : « Et toi que dis-tu ? ».

Moi : « Je trouve que Liberté est un peu plus favorisée mais le final reste le même, la mort ! »

Pour Docile cela ressemble à la résignation, quant à Chipie c'est la rebelle, elle rue intérieurement. Mais que peut-elle faire ? Peut-être protester en s'agitant, en secouant la tête, en renversant son seau de lait, mais impossible, la traite est robotisée, le maître a le droit de vie ou de mort.

Docile, Chipie et Liberté : « Et chez toi c'est comment ? »

Moi : « Je peux dire presque pareil. On trouve les dociles baissant la tête qui n'ont plus d'espoir, avalés par le progrès, succombant sous le poids de dettes, qui n'ont plus de loisir et qui travaillent à n'importe quel prix. L'Etat et ses impôts, les patrons qui licencient, la consommation qui s'envole, voici la vie des dociles.

Les chipies se révoltent, s'organisent, se syndicalisent, font pression sur les seigneurs qui les gouvernent en faisant grève, en bloquant tout : transport, route, manifestant parfois violemment avec l'espoir de changer l'ordre, le temps.

Les libertés, petits bourgeois qui se contentent de regarder leur « bide », ignorant la misère qui rôde tout autour d'eux.

Voilà, tôt ou tard, tout comme vous ils donnent leur vie. Chez nous c'est la seule justice pour tous.

Docile, Chipie et Liberté : Finalement nous sommes pareils, exploitants, exploités soit baissant la tête, soit se rebellant et ceux qui croient être bien mais au final le néant.

Moi : Et oui vous avez tout compris. Il se fait tard, on en reparlera demain  
La nuit nous surprend et notre conversation s'arrête.

## **Souvenirs** (Faustine Martinez)

« J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé une conversation avec elles qui n'en finirait pas. »

Les larmes ruisselaient sur mes joues. J'aurais voulu leur dire tant de choses et voilà que je me retrouvais à discuter avec des photos... Dans les méandres de mon esprit, la scène m'apparut et me fit rire. Un rire nerveux trahissant toute la tristesse et l'ironie de cette situation.

Maintenant, ils sont partis. Ils ne reviendront pas. Et c'est seulement maintenant que je parvenais à leur avouer ce qui me pesait, tout ce poids sur mes épaules. J'espérais obtenir leur pardon, qu'ils comprennent ou au moins qu'ils entendent. Mais seul le silence répondait à ma peine. Ce silence que jamais plus ils ne briseraient.

Si j'avais su qu'ils partiraient comme ça, d'un coup ; si j'avais su trouver avant ce Courage qui m'avait tant fait défaut... Si... Ah... Mais à quoi bon... Serait-ce de leur faute ? De n'avoir pas su écouter ? De n'avoir pas su décrypter ? Il est facile d'en vouloir à des absents... A des morts, puisqu'ils ne sont plus là pour rétablir la vérité... C'est à moi seule que je peux en vouloir. De me rendre compte, seulement quand ils sont partis, de la valeur de mes amis...

## **Les yeux d’Alice** (Jacqueline Dobremez)

La boîte à chaussures était sur l’étagère du haut de l’armoire, derrière une pile de taies d’oreiller aux pliures jaunies par le temps. La photo était vieille, coincée entre des paquets de lettres enrubannées.

L’homme sur la photo était beau, jeune et souriant. Il ressemblait à l’écriture des vieilles enveloppes. Son uniforme lui était très élégant. La photo n’était pas celle de mon grand-père.

J’ai pris la photo de mariage encore accrochée au mur, et j’ai coincé les photos l’une à côté de l’autre. J’ai entamé avec elles une conversation qui n’en finirait pas, et dont je ne saurais jamais la fin.

La mariée était triste, son sourire était forcé, sa robe un peu ample. Le marié la tenait par l’épaule, très possessif. Il était plus âgé qu’elle. Il semblait très fier.

Les photos étaient en noir et blanc. Les yeux de mon grand-père étaient noirs. Les yeux tristes de ma grand-mère aussi.

L’homme de la photo avait les yeux clairs, rieurs, comme ceux de mon père, et les miens.

## **Vivre sans lui** (Noëlle Roth)

Depuis l'annonce fatale, sidérante plus qu'émouvante, le cancer, qui te « donnait » moins d'un an à « vivre », j'ai parcouru le chemin bordé de souvenirs avec toi pour affronter celui qui m'attendait sans toi. 9 mois de gestation, d'avril à décembre, pour enfanter ce qui serait mon avenir, à venir, seule.

J'ai passé ces jours, ces nuits, ces mois, ces minutes, ces heures, à refaire le chemin de notre vie commune. J'ai tout repassé en vidéo dans mon cerveau embrumé, depuis un slow de mai 73, une nuit de septembre, les perms jusqu'à la « quille » de septembre suivant. J'ai relu toutes nos lettres, lettres d'amour d'un soldat de 20 ans, lettres d'amour d'une étudiante qui rêvait de parcourir le monde, sciences po, rêve de grand reporter... Mais l'amour est passé avant ! Un an après le début de notre idylle, folle saison d'hiver à Courchevel -du côté des Manars ! - mariage sous le soleil ardent d'août, galère de septembre... pas un sou, pas de boulot, pas d'avenir, mais on s'aimait ! On voulait un enfant, on l'a fait. On en fera un(e) autre 3 ans plus tard, amour toujours, plus que jamais.

On a parcouru depuis lors près de quarante années ensemble. Je me rappelais trop ces années du début avec toi, pour imaginer les années de la fin sans toi. Pourtant, je vis sans toi. Depuis près de deux ans. Le deuil, me dit-on, dure « au moins un an », « après c'est plus doux »... Tous les soirs, je t'écris. Je raconte notre vie. J'ai accumulé sur les étagères du bureau, des photos, des coquillages récoltés sur nos plages, j'allume notre lampe... J'ai encadré la photo de notre premier Noël dans ta famille. Tu as les cheveux rasés du service militaire. J'ai coincé cette photo à côté de l'autre, celle où tu as les cheveux longs de notre rencontre. Et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finit pas. A l'instant de mourir, la chimio avait fait tomber tes cheveux blonds, ils commençaient à repousser. Mes caresses ressemblaient à celles d'après « la quille ».

Mourir sous le regard d'une femme qui avait connu ta jeunesse était-il moins cruel ? Tu n'y pensais plus à ta jeunesse. Moi, OUI.

## Instantané (Claudine Pierrot)

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas :

*Je :*

-Toi Viviane, tu n'as rien à faire ici, chronologiquement parlant. Je t'ai déjà dit de ne pas sortir de tes petits coins métalliques pour te balader dans tout l'album de famille.

Constance, vous l'ancêtre, vous pourriez le lui répéter, veiller à ce qu'elle reste à sa place une bonne fois pour toutes : page 7, en bas à droite. Puis-je compter sur vous à l'avenir ?

Je sais bien Viviane que tu n'as jamais pu tenir en place, c'est ce qui t'a toujours caractérisée. Ta vie durant, on a entendu ce refrain : Tu ne tiens pas en place, viens t'asseoir un peu... Sans succès, d'ailleurs. Pour te tirer le portrait, il a fallu faire fort ! Echouées, les mille tentatives du : le petit oiseau va sortir. Envolée Viviane ! Bien avant le petit oiseau. Et le coup du polaroïd ! Tu m'écoutes au lieu d'agiter ainsi ce pauvre cliché. Le polaroïd ! Quand l'image est enfin apparue, il n'y avait que ton ombre sur la ligne de fuite.

Tu peux bien rire Constance, tu n'as pas idée, toi qui n'as connu que le sténopé.

Comment on a réussi à faire ce cliché ? Grâce à kodak... clic clac, c'était dans la boîte. Sur la pellicule, en embuscade, attendaient les petits hommes au maillot rayé rouge et blanc de la pub d'alors. A peine le clic enclenché, ils plongeaient sur le sujet à saisir, le maintenaient dans le cadre et au clac, il avait déjà été plaqué définitivement et en douceur sur la pellicule sans possibilité de fuir au développement. Clic ! Action, clac ! Confirmation. Tout, instantanément, rien le temps de voir, n'est-ce pas Viviane ? ...

On s'en fout, Jonas du tout en un clic, de tes éloges du numérique, du portable, de ta tablette etc.... Tu as avancé dans la vie tête baissée, toujours avec ta technologie dont tu ne sortais jamais. Si t'avais pas eu le nez collé à l'écran, en traversant tu aurais vu la voiture arriver et tu serais pas là, coincé dans l'album à râler en permanence. Te voici maintenant face aux autres malgré toi. Et clac !

*Viviane :*

- Kodak...Aaaah, c'était donc cela, cette pression soudaine... Sans possibilité de fuir au développement, au développement seulement ?

*Je :*

-Mais où es-tu passée Viviane ? Oh, non ! Si tu sors du cliché, moi je ne m'en sors plus ! Viviane, reviens !

De la dernière page, la voix de Viviane :

-Jonas, Jonas, viens voir un peu par ici ! .....

**« J’ai coincé cette photo à côté de l’autre et j’ai entamé avec elles une conversation qui n’en finirait pas. »** (Sophie Dutérail)

Je suis rentrée tôt ce soir. Je suis rentrée tôt mais il faisait déjà nuit. J’ai abandonné mes chaussures et mon manteau dans l’entrée, puis j’ai allumé une à une les petites lampes de mon appartement, le laissant dans une douce obscurité.

J’ai vérifié que l’album d’Emeli Sandé était toujours dans le lecteur, et j’ai monté le son. J’ai avancé les pistes jusqu’à « Read all about it ». J’ai fermé les yeux et me suis imaginée au premier rang, au concert de l’artiste, à Londres. Cette chanson me traverse le cœur à chaque fois.

J’ai ensuite ouvert le petit coffre en bois que ma grand-mère m’avait donné, et en ai sorti quelques photos. Elles dataient d’octobre, l’année dernière, je m’en souviens. Je les ai regardées. Les nuages. La mer. Le soleil. Un bateau au loin. Le sable. Un sourire. Deux sourires. Un homme. Moi. Nous. Ensemble. L’un sans l’autre. Moi qui l’embrasse. Lui qui m’embrasse. Des regards. Des baisers. Mes robes légères. Des peaux bronzées. De la douceur figée. Des gestes volés. Lents. Posés. Immobiles. Ils ont été. Ils sont là. Ils resteront.

J’ai choisi un cliché, celui que je cherchais, en noir et blanc. Je suis là, dans un coin de la photo, en haut à droite, mais on me devine à peine. Je suis là contre sa joue à lui, les yeux fermés, et je lui offre un baiser. Lui, il est là aussi, et il regarde l’objectif avec profondeur. Cela donne cet effet troublant à celui qui regardera le cliché et aura l’impression qu’il le fixe, que c’est lui qu’il regarde. De grands yeux bruns, la peau caramel, une barbe de quelques jours qui joue sur ce visage de jeune homme. Il a seulement vingt-trois ans, et je le trouve terriblement beau, terriblement attachant aussi. Il fixe l’objectif pendant que je lui offre un baiser. Qui a pris cette photo ? Je ne m’en souviens pas. Peut-être lui, peut-être moi, à bout de bras sûrement... pour figer ce baiser volé.

Sur le mur, j’ai coincé cette photo à côté d’une autre, et j’ai entamé avec elles une conversation qui n’en finirait pas. J’ai regardé ces clichés, et j’ai tendu ma main jusqu’au papier, jusqu’à ce visage, cette joue. J’ai laissé mes doigts glisser sur sa peau, et je l’ai caressé comme je l’aurais fait s’il avait été là, vraiment. En fermant les yeux, j’ai pu entendre mon cœur battre au fond de ma poitrine. Intensément. Je me souviens comme c’était douloureux d’admettre qu’il ne s’agissait que d’une photo, que de papier. Ce n’est pas lui.

Emeli Sandé monte le ton et ses musiciens la suivent. La musique envahit l’espace et les baffles font retentir des bruits puissants. Le Royal Albert Hall est complet ce soir, et ses spectateurs sont tous debout, émerveillés.

J'ai fixé cette photo, ces yeux, ses yeux... J'ai plongé mon regard dans le sien de longues secondes. Je ne voyais plus que lui. J'ai alors poussé les meubles, décalé le fauteuil, tiré sur ce canapé trop encombrant pour mon petit appartement. J'ai fait de la place et ai monté le son, encore plus fort. J'ai retiré mon pull pour être plus à l'aise et ai noué en un chignon sauvage mes cheveux, juste avant d'inspirer profondément. J'ai fixé cette photo, ces yeux qui semblaient ne pas me quitter, ne pas vouloir le faire, ne pas pouvoir et ne voir que moi. J'ai levé les bras au ciel, tout en pointant un pied, et puis, j'ai commencé.

J'ai dansé.

J'ai fait glisser mes pieds sur le parquet de mon salon, et j'ai tourné, tourné, et dansé, dansé. J'ai pris tout l'espace et pendant qu'Emeli Sandé chantait, moi, je dansais. J'ai fait des pas en avant, des arabesques, des sauts, j'ai dansé, j'ai dansé. Mes cheveux se libéraient de leur emprise pour venir chahuter mes yeux, mon nez. J'ai laissé la musique venir en moi, tout en fixant la photo affichée, j'ai dansé pendant les cinq minutes que durait la chanson. J'ai dansé pour lui.

Lorsque le ton s'est fait plus doux, je me suis arrêtée, essoufflée, les cheveux emmêlés et les joues rougies. De profil, j'ai regardé la photo et me suis appuyée contre le mur le plus proche, contre lequel j'ai pu me laisser glisser. Une fois recroquevillée, les genoux contre ma poitrine, j'ai mis mon visage entre mes mains et j'ai pleuré. Tellement il me manque.

## **Déjeuner artificiel** (L'Happy Kultrice)

La voilà qui arrive... Comme toujours un petit air ronronnant l'accompagne, pourtant on dirait qu'elle glisse lorsqu'elle se déplace. C'est harmonieux et gracieux malgré sa vitesse de déplacement.

Elle porte toujours la même robe, beige ornée d'anneaux dorés. C'est trop facile, je sais qu'elle vient là. Depuis quelques jours elle passe des heures ici. La semaine dernière elle venait jusqu'aux grands cerisiers, de l'autre côté de la colline. Souvent ses sœurs la rejoignent. Je sais qu'elle en a beaucoup et qu'il est difficile de les reconnaître entre elles. Elles aussi ont chacune un petit air ronflant qui les précède. Ça y est, elle se pose. Je fixe ses grands yeux, je comprends qu'elle est trop occupée pour discuter, elle court à droite à gauche dans cet espace coloré et parfumé. Elle s'envole, se repose un tout petit peu plus loin et recommence. Elle tire la langue aspire un grand coup et s'envole à nouveau. Je sais où elle va, mais inutile de la poursuivre, je sais qu'elle reviendra... dans quelques minutes. Ce jour-là, je me suis contentée de la photographier de près, sans avoir conscience qu'il s'agissait de notre ultime rencontre.

Bien des années après je me souviens de cet instant dans les moindres détails. Cette dernière image, je l'ai affichée et je la contemple tous les jours en avalant ma bouillie de protéines vitaminées synthétiques. En voici une autre, prise le même après midi, je ne la reconnais pas, c'est sans doute une de ses sœurs, elle a la même robe.

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. Me remémorant ainsi le temps où les fruits et légumes étaient des mets succulents, où les prairies fleurissaient nos plaines aujourd'hui arides et désertiques. Le temps où du bétail pâturait et se nourrissait de ces prairies avant de nous régaler de son lait, de sa viande. Ce temps où des abeilles venaient butiner des fleurs...

## **ELLA, elle a... enfin de la chance !** (Josselyne Lazzarotto)

Ce matin, par Internet, j'ai reçu une photo de ma sœur. J'aime bien recevoir des photos, surtout de ceux que j'aime ! Je les placarde sur le mur de la buanderie, juste au-dessus de la machine à laver, à côté de la planche à repasser. Repasser, ça détend ! J'ai coincé cette photo à côté de l'autre (celle de mon chéri) et j'ai entamé avec elles une conversation qui ne finirait jamais ! Mon chéri ? Mon bellâtre, je l'appelle ! Il n'a rien d'un beau mec mais il est mon bel âtre, celui qui réchauffe mon cœur et mon corps !

Sarah, ma petite sœur, que disent tes yeux sur cette photo ?

Notre vie n'a jamais été un long fleuve tranquille, non plutôt un torrent aux eaux tumultueuses. Tout ça, c'est la faute à notre père. Appeler sa fille aînée (moi !) ELLA, c'est pas de la provocation ? Deux ans plus tard, il a récidivé avec ma petite sœur : SARAH !

Que de quolibets entendus :

*Ella pas de chance,*

*Ella pas de bol,*

*Ella de grosses fesses,*

*Ella de petits seins !!!!*

*Sarah porte,*

*Sarah folle,*

*et à l'adolescence : Sarah colle et Sarah mène n'importe qui à la maison!*

Sarah, son prénom, c'était son art de vivre, sa force ! Il fallait toujours que ça **ra...** et ça a rapporté. Elle a épousé un banquier et ce boulot-là, ça rapporte gros !

Moi, dès le départ j'avais un sacré handicap ! Peu pressée de porter un nom aussi ridicule, j'ai pointé le bout de mon nez avec une semaine de retard. Dès ma sortie, penché sur mon berceau, chacun y allait de son refrain : « Elle a rien d'un nouveau-né ! Elle a pris son temps ! Elle a.... Elle a... »

Eh bien justement, toute ma vie, j'ai pris mon temps ! Incapable d'être à l'heure ! On disait de moi : Elle a raté son bus, elle a raté l'avion, elle a raté ses examens, elle a raté...

Enfin la retraite ! Plus de réveil à sonner ! Plus d'horaires à respecter, plus de retards en perspective ! Sauf que...

J'avais décidé de pratiquer la randonnée avec un club. Je pensais avoir maîtrisé toutes les consignes mais quand j'arrivais au lieu de rendez-vous, avec seulement un quart d'heure de retard, c'était le désert !

Pas de marche, mais peut-être une baignade au lac de Charavines ?

Ma tenue de randonneuse au milieu des maillots de bain attira des regards en biais dans lesquels je lisais : « Elle a pas d' maillot ! »

L'après-midi, avant de rentrer, j'allai enfin acheter un taille-haies dont j'avais besoin. Au passage en caisse, je m'aperçus que j'avais oublié papiers et carte bleue à la maison le matin !

Dans ma voiture, découragée, je pestais, pestais. Soudain... Véhicule immobilisé au milieu de la chaussée, coups d'avertisseurs à l'arrière !... C'était la panne sèche, à plusieurs kilomètres de chez moi, sans un kopek en poche. « Elle a la poisse ! Elle a la poisse ! » chantonnait la petite voix tandis que je m'effondrai en larmes sur le volant.

Toc ! Toc ! Toc ! à la vitre côté passager.

-« Petit problème ? »

-Non, gros problème, je n'ai plus d'essence, ...hic ! ...hic !... pas d'argent sur moi et... hic !

Grand éclat de rire !

-Je vais vous pousser sur le côté et on voit tout ça après ».

C'est ainsi que je rencontrai Serge, mon bellâtre, et que depuis je suis devenue : « Ella de la chance » mais surtout, ne le dites pas, ça pourrait porter malheur, me confie sa photo sur le mur de la buanderie.

## **Incandescence** (Renée Lemonnier)

Je venais enfin de retrouver cette vieille photo « couleurs » qui avait longtemps accompagné mes lectures comme marque-pages. Elle était datée, estampillée de quelques mots évocateurs afin d'éviter de m'égarer sur les chemins tortueux de la mémoire.

Elle était là devant moi et je me souvenais, l'année 1980, j'avais trente ans à peine...

C'était une étrange journée, une de celles qui n'en finissaient pas de s'étirer sur les chemins de l'automne naissant. Il avait plu la veille et la terre ridée se laissait déchirer par cette eau salvatrice. La fraîcheur retrouvée après ces journées caniculaires nous emplissait de douceur et de paix. Je terminais mes vacances dans la ferme familiale, sublime vestige d'un temps où la famille était nombreuse et où petits et grands venaient goûter un peu de repos. Des retrouvailles toujours chaleureuses mais parfois houleuses...

Assise sur la terrasse, j'attendais que le soleil disparaisse derrière la colline espérant une agonie spectaculaire. Soudain, des flammes jaillirent au-dessus du rivage, elles s'étiraient dans le ciel et illuminaient la berge du fleuve qu'elles irradiaient, dévorant la vieille maison en bois abandonnée depuis des années, maison solitaire, égarée, devenue torche vivante. L'ardeur sauvage de ce bûcher grandiose s'évanouissait en lumière sanguine. Craquement sinistre du bois qui agonise... Trop tard pour une intervention efficace des pompiers. De toute façon la maison était vide, habitée seulement par les souvenirs de nos jeux d'enfants et surtout de nos rencontres d'adolescents...

Et la photo était là sur mon bureau...

J'avais voulu immortaliser ce moment sublime !

Quand les flammes s'essoufflèrent ne laissant plus qu'un immense brasier, apparut distinctement le bloc de pierre noire qui avait alimenté nos délires d'adolescents. Immense coffre sur lequel étaient inscrits d'étranges signes kabbalistiques qu'aucun n'avait réussi à déchiffrer... Pour nous c'était tantôt un autel, vestige d'un ancien lieu de culte, tantôt une arche d'alliance abandonnée par un peuple en recherche de terre promise, une sorte de graal... Les moins romantiques préféraient imaginer qu'il dissimulait un trésor, ils avaient cherché en vain le dé clic qui nous le délivrerait...

C'est alors que je me suis souvenue d'une autre photo prise à cette époque, je l'ai retrouvée écornée, jaunie par le temps et perdue dans un vieil album que je gardais précieusement.

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

## Temps passé (Marion Amouroux)

J'ai attrapé le lourd carton au-dessus du buffet. J'ai bien cru que je le lâcherais. Il était si lourd ! J'ai réussi, malgré son poids, à le poser sur le petit tabouret à côté de la table. Je me suis assise dans un fauteuil en bois à haut dossier. J'ai posé mes deux mains déformées sur les accoudoirs décorés. Et, avant de commencer à regarder ce qu'il y avait dans ce carton, j'ai pris le temps de regarder autour de moi. C'est un vieux truc de ma mère. Elle vérifiait que tout était impeccable avant de commencer autre chose. J'ai regardé la vieille table de bois devant moi, et le grand miroir avec son cadre doré. J'ai dévisagé mon reflet. Je n'y ai vu qu'une vieille dame, aussi ancienne que les coutumes auxquelles elle s'accroche. J'ai vu des rides, le brillant d'un regard plein d'expérience, de lourds cheveux blancs relevé en un chignon sage. Rien de plus, et rien de moins.

Je me suis tournée vers le carton. Ce carton, posé sur un tabouret, ne devant qu'à un fragile équilibre de ne pas tomber. Est-ce que les vies contenues dans ce carton tenaient elles aussi à cet équilibre ? Je n'en savais rien.

Doucement, mes vieilles mains ridées entreprirent d'ouvrir les battants du carton. Une fois ouverts, une foule de trésors se laissa caresser par mon regard. Des photos. Des albums. Des cartes postales. Des lettres. Des pochettes plastique remplies de factures et d'historiques. Celles-là, je n'avais pas l'intention de les sortir ! Qu'elles restent là où elles sont. J'ai sorti trois pochettes de photos, et deux albums bien épais, à la couverture en cuir bien mou, comme les anciens livres de lois que gardait mon père sur les hautes étagères de son bureau. J'ai fait une pile sur le côté. J'ai pris l'album qui indiquait les plus vieilles dates. Je l'ai posé bien à plat sur la table et l'ai ouvert, doucement. Un sourire a éclairé mon visage ridé, tandis que mes mains déformées tournaient les pages couvertes de photos en noir et blanc.

Celles du début montraient le mariage de mes parents, les naissances de mes deux grands frères, puis, enfin, la mienne. Je me voyais dans les bras de ma mère radieuse, dans ceux de mon père stupéfait, dans ceux de ma tante et de mes oncles, dans ceux des amis, des proches... Je me voyais tout au long de mon enfance, ma maternelle, ma primaire, mon collège, et, en tout dernier, la toute dernière photo de l'album, la photo d'une réunion de famille. On m'y voyait au premier rang, sur les genoux de ma grand-mère. Une vieille dame pliée en deux, ridée, et sur ses genoux, une petite fille en robe blanche, l'air sérieux comme sur les clichés de l'époque.

J'ai enlevé la photo de l'album et l'ai coincée dans le cadre du miroir. J'aimais l'avoir sous les yeux. Je suis passée à l'album suivant. J'ai vu toute ma vie, consignée en photos et en cartes postales, en lettres parfois. J'ai tout regardé, tout vu. Ensuite, j'ai reposé l'album et l'ai poussé sur le côté.

J'ai pris ensuite les pochettes de photos. C'était des photos en couleur. Elles dataient de trois ans à peine. La première était une autre réunion de famille, beaucoup plus récente. Cette fois-ci, je n'étais plus petite-fille sur les genoux de ma grand-mère, mais grand-mère tenant sur mes genoux ma petite-fille. Rêveuse, je l'ai comparée à celle coincée dans le miroir. Puis, sans me poser plus de questions, j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

Je leur ai parlé du temps qui passe, d'être grand-mère, d'être petite-fille, d'être celle que je suis. De toutes ces choses qui m'ont fait grandir. Qui m'ont fait rajeunir. Ou simplement qui m'ont faite, moi.

Je ne me suis pas arrêtée. J'ai continué. Longtemps. Très longtemps. Aujourd'hui, je leur parle encore...

## **Vis-à-vis** (Cécile Chastagnier)

Elle était morte. Il paraît que dire qu'elle s'est éteinte est plus doux, plus policé. Elle était morte, c'est violent la mort, ce n'est pas la peine de le nier en utilisant des mots juste faits pour se protéger de cette douleur de l'adieu. Elle était morte et il allait falloir continuer à vivre sans elle, sans les coups de fil quotidien, sans les discussions, sans les colères, sans les fous-rires. Un grand vide habitait ma tête, une tristesse épaisse, opaque qui ne voulait pas laisser passer la brillance des bons moments partagés ensemble.

Dans mon portefeuille j'avais une photo d'elle toute jeune et chez elle j'en trouvais une autre prise quelques temps avant sa mort. La même personne et aussi des images si différentes, chacune de leur côté de la vie. J'ai pris celle de l'appartement, j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

Je voulais être la messagère entre ces deux images. A l'une je disais : « Pourquoi tu es morte ? » et à l'autre : « Tu l'as laissé filer ? ». Je dédoublais ma peine, je n'en avais plus qu'une moitié à écouter, l'autre viendrait plus tard, comme si c'était possible. Elles étaient en face l'une de l'autre et j'arbitrais le match en restant à distance. La plus jeune avait le rire éclatant des petites filles pleines de malice alors que sa voisine plus mûre, plus seule, souvent malheureuse lançait au photographe un œil lointain, recouvert déjà du voile de l'au-delà. Elles se regardaient sans se reconnaître et sans penser se réconcilier. « Tu ne savais même pas que j'aurais voulu redevenir légère et rigolote et tu me narguais. Tant de blessures m'avaient atteinte, tu ne le savais pas mais surtout tu ne voulais pas le savoir et tu continuais à me regarder avec ton sourire niais et tes cheveux comme des baguettes ! »... « Comment voulais-tu que je connaisse tes blessures si tu n'en parlais pas, il aurait fallu que je devine ? Et puis tu avais toujours un air grincheux quand tu me regardais, je voyais bien que tu m'en voulais mais j'aurais pu faire quoi d'autre que te sourire ? Et mes cheveux en baguettes, à cette époque, je n'allais pas me faire faire des frisettes qui n'avaient encore rien à cacher ! »...

Je les imaginais pleines de fougue et d'entrain chacune à leur âge, je les inventais, l'amour entre elles existait bien, la vie l'avait caché, sans doute la mort allait le faire renaître, j'y croyais.

Je poursuivais mon jeu de théâtre, je les faisais marionnettes et enfin elles pouvaient se regarder, mettre à plat leurs histoires, s'écouter, régler leurs histoires. C'était mon rêve pour qu'enfin je puisse dire sans trembler qu'elle était morte.

Oui, elle était morte, et maintenant réapparaissaient les souvenirs gais, les regards doux, les joies partagées, la colère était gommée.

Elle était morte et je pouvais dire maintenant « elle s'est éteinte ».

## Les gens de ma rue (Mélanie Moulin)

Pour la cinquième fois de la matinée, j'appuie sur le déclencheur de mon appareil numérique et, pour la cinquième fois, le flash éclaire un bref instant mon visage, faisant danser des papillons devant mes yeux. Il est dimanche et en ce début de vacances, les passants sont nombreux dans la rue qui jouxte ma petite maison de pierres volcaniques.

Je m'appelle Laurent, j'habite l'Auvergne et ma passion, c'est la photo. Plus qu'une passion en fait, c'est toute ma vie depuis près de soixante ans.

J'ai commencé à douze ans sur un appareil argentique et plus jamais je n'ai arrêté, m'adaptant au fur et à mesure de l'évolution de la photographie. J'utilise aujourd'hui un appareil numérique, et j'avoue que c'est bien pratique, mais l'aura si spéciale qui se dégage des photos en noir et blanc me manquera toujours.

Aujourd'hui, je vis seul dans cette maison de pierre et je continue. Je photographie les gens de ma rue. Les hommes, les femmes, les enfants. Un visage, un bras, une main... La photo que je viens de prendre est celle d'un petit garçon de cinq ou six ans en train de câliner un poupon. J'ai pris son visage mais je ne verrai le résultat qu'une fois la photo développée. Je me débrouille toujours pour ne pas voir mes photos avant, je ne les retouche pas non plus. Aucune photo n'est ratée, chacune montre les choses différemment. Dans le net ou le flou, la lumière ou le contre-jour... Je pose mon gros appareil sur le rebord de la fenêtre et me tourne vers le mur opposé. Ma cuisine est peinte en bleu ciel et sur l'un des quatre murs, s'étalent des centaines de photos. Mes photos.

Je les ai soigneusement punaisées, mélangeant la couleur et le noir et blanc, ajoutant ici et là un petit carré de couleur vive pour trancher sur ce collage. Elles ne sont pas toutes là, j'en ai bien d'autres qui dorment dans des boîtes en carton décorées, mais les plus belles sont ici.

Après avoir longuement contemplé le mur, j'attrape mon vieux manteau de tweed, mes chaussures et ma casquette de grand-père et je pousse la porte. Le froid de l'hiver me prend au visage, mais j'aime cette brise gelée qui aiguise les sens et paralyse les orteils. Je traverse la rue et ses passants pressés et je me dirige vers la boutique de photographie située sur la place principale. C'est ici que je fais développer mes photos, jour après jour. Je pourrais le faire chez moi mais j'adore discuter avec le petit Mathieu qui fait des impressions de très bonne qualité. Et puis, j'aime l'idée de devoir me déplacer pour voir le résultat de mon travail.

- Bonjour Monsieur BOTRAILLON ! me lance Mathieu de derrière le comptoir.

- Bonjour la jeunesse ! Alors, les affaires marchent ?

- Comme toujours ! Et elles se portent encore mieux grâce à vous ! Voilà vos photos, ça fera sept euros s'il vous plaît.

Je lui tends la monnaie et attrape les quelques photos prises la veille.

- Au revoir. Bonne journée à vous ! Lui dis-je avant de sortir.

- A vous aussi !

De retour dans ma cuisine, je m'installe à la table et ouvre religieusement la pochette jaune. J'étale les clichés sur le bois et les regarde un à un. Je choisis une photo un peu floue de deux pieds chaussés de ballerines en train d'esquisser un pas de danse sur les pavés de la rue. Je la punaise avec soin sur le mur, comme avec un objet cassant et précieux.

J'en saisis une autre avec un trentenaire en costume trois pièces dont on ne voit que la moitié du corps, le visage grave mais les yeux vifs. Je coince cette photo à côté de l'autre et entame avec elles une conversation qui n'en finira pas. Je les regarde tour à tour puis je ferme les yeux.

Deux personnes.

Deux vies que je ne connais pas mais que j'effleure du regard. Comme tous ces gens aux histoires différentes qui se croisent chaque jour. Quelle est la leur ? Quelle est la mienne ? J'ouvre les yeux pour englober du regard ces morceaux de vie figés.

Ces histoires entrecroisées.

Tous ces gens si différents.

Je la vois...

Je la vois, la Vie.

## **Photos-souvenir** (Soazig Kedaffrec)

Au gré des tourbillons, des disparitions, des grands nettoyages de printemps..., les photos s'envolent, se perdent, déchirées parfois par des mains rageuses, l'histoire et les histoires de chacun se diluent, l'oubli s'écoule sur les années.

L'album de la vie se vide et rien ne peut alors étayer les souvenirs, donner chair aux êtres aimés, illustrer fêtes et voyages ou tout simplement, ranimer un sourire fugace, un moment hors du temps.

Mais, tranquillement rangées chez moi, mes photos-souvenirs se sentent en sécurité, à l'abri de tout séisme et de temps à autre, elles me rendent visite et me parlent.

Hier soir, un mot échappé d'un roman m'a presque jeté au visage une photo, du siècle dernier, un banal cliché de famille comme il s'en fait des millions par jour. Magie du mot qui a déclenché l'avalanche du souvenir.

J'ai posé le petit carton glacé sur le rebord du miroir.

On dit qu'un mot en appelle un autre. De même, une photo en appelle une autre.

J'ai donc continué à remonter le temps et j'ai découvert un autre petit carton glacé. Lui aussi est du siècle dernier, l'image est en noir et blanc. J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

Deux photos jaunies, au bord dentelé d'autrefois, extirpées non sans mal du grenier de ma mémoire.

« Toutes droit sorties d'un appareil photo Kodak carré, avec la poignée et le viseur sur le dessus. » m'ont-elles expliqué, « Tu te rappelles ? »

## **L'absente** (Jean-Paul Roudet)

J'avais à peu près terminé de vider les tiroirs de la commode en merisier Louis-Philippe qui trônait abandonnée dans le grand salon. A mes pieds s'étalait l'incroyable fatras que j'avais constitué, en renversant boîte après boîte, enveloppe après enveloppe, tout ce qui tombait sous ma main indiscreète. De la facture d'eau à celle d'électricité ou de gaz, de la facture d'assurance tout risque à celle du garage ou d'une quelconque réparation, du devis pour un fauteuil à retapisser à celui pour une peinture à restaurer, une multitude d'imprimés au papier vieilli par les ans était venue s'ajouter aux nombreux paquets de photos empilés et gisait sur le plancher, témoins agonisants de ses cinquante années passées dans cet appartement. Harassé par le travail de tri que je devais effectuer au plus vite, je regardai abasourdi ces fragments d'une existence ordinaire qui s'entassaient pêle-mêle, offrant à mes yeux une ultime supplique que je ne voulais pas entendre. Non, je ne garderai rien. Il y avait trop de désespoir dans tout ça... Rien que le fait de m'attarder quelques instants sur cette accumulation rangée méticuleusement que je venais de détruire en si peu de temps m'attristait profondément.

Les muscles à moitié ankylosés, je me relevai de la position accroupie que j'avais gardée durant les deux à trois heures de cette opération. Je parvenais péniblement à m'extraire de ce corps-à-corps déchirant que j'avais entretenu avec les témoins de sa vie dont chaque élément reconnu faisait surgir une kyrielle de souvenirs qui réveillaient une souffrance encore trop récente. Celle qui m'avait brutalement habité à la morgue, lors de la confrontation avec son maigre corps gisant sans expression marquée, sinon cette impression d'effacement qu'elle avait toujours affiché parmi les autres. J'étais venu en hâte lui rendre une dernière visite, celle de l'adieu que je n'avais pu lui faire par la parole et le contact à l'hôpital.

Une grande lassitude s'emparait de moi et je sentais qu'il fallait maintenant en finir au plus vite. J'allai récupérer deux grands sacs plastique afin d'engouffrer ce monticule épars que chacune de mes allées et venues dispersait un peu plus. Du pied je poussai maladroitement les agrégats dans la gueule noire quand soudain j'entrevis une enveloppe grise d'où sortait un bout d'une photo. Je la pris aussitôt, surpris de l'avoir oubliée car j'avais pris soin de mettre de côté toutes les photos, remettant à plus tard le soin de les trier. C'était un petit format en noir et blanc comme on en tirait après-guerre, aux teintes un peu passées. J'avais beau l'observer attentivement, je ne pus reconnaître d'emblée le sujet qui posait. Une petite fille tenant de sa main droite son chapeau pour qu'il ne s'envole pas. Elle clignait des yeux, gênée par le soleil sans doute et avait un sourire espiègle qui laissait entrevoir une ou deux dents de lait perdues. Six ans ? Sept ?

Pas plus en tous cas... Elle serrait aussi dans son autre main quelque chose comme des fleurs ou des grandes herbes. A qui souriait-elle ?...

Intrigué je retournai la photo. On avait écrit au crayon un prénom en majuscules : ADELE. Et en-dessous, d'une écriture tremblante, si peu appuyée qu'il me fallut faire un effort pour les déchiffrer, cette date: 15 août 1952 et ces mots : lac du Cro... Je ne pus lire la suite, c'était trop estompé et le papier avait jauni.

Mais cela suffisait. Un flux violent vint déchirer le voile sombre que ma mémoire avait tissé.

Adèle. Sa fille.

Celle dont personne ne parlait depuis le drame car il ne fallait pas en parler. J'en avais été informé incidemment lors d'un repas familial par une tante qui avait évoqué à voix basse sa disparition tragique en cet été 52. Quelques bribes d'un aveu qu'elle avait lâché à regret parce que j'avais insisté.

Aucune photo chez sa mère ne rappelait son existence. Aucune parole n'était venue la remémorer dans les nombreuses conversations que nous avons eues tous les deux. Un blanc épais pour recouvrir d'un linceul la douleur maternelle et l'enfouir à jamais.

Je regardais fasciné cet enfant que je venais de découvrir. Elle était belle, très belle, pleine de vie, et dans son visage je retrouvais toute sa mère. Elle aurait presque mon âge aujourd'hui. Elle aurait été là, à mes côtés cet après-midi. Qu'aurions-nous pu nous dire si... Evoquer ensemble celle qui venait de me quitter, bien sûr.

C'était plus que le hasard qui me l'avait jetée à mes yeux avant la destruction. Un signe inexplicable qu'il fallait simplement recevoir. Je sortis mon portefeuille où j'avais déjà rangé une photo de sa mère, en pleine jeunesse.

Alors j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

## La photo qui dormait au fond de la boîte en carton

(Ann Sellyn)

**3H50**, je me réveille en sursaut, impossible de me rendormir. Je me lève et, tout en buvant un verre de jus de fruits, me promène dans le salon à la recherche d'un livre quand soudain, mon regard s'arrête sur une boîte en carton gisant au pied de la bibliothèque. Que contient cette boîte que j'avais complètement oubliée ? Je l'ouvre, elle est remplie de photos et c'est comme si, d'un coup de baguette magique, mon enfance ressurgissait. Aussitôt, les souvenirs affluent. Après la mort de papa, il y avait tant de démarches à effectuer, tant de papiers et d'objets à trier que j'avais mis de côté ces vieilles photos en me disant que je m'en occuperais plus tard. Avec émotion, je contemple les clichés en noir et blanc de mes grands-parents dans leur ferme, mes parents jeunes, heureux, maman radieuse avec un bébé dans les bras, je souris, je suis sûre que c'est moi, je retourne la photo et lis l'inscription : 25 septembre 1958, j'avais tout juste 1 mois. D'autres photos : maman avec deux enfants puis trois et je reconnais successivement ma sœur, mon frère. Au fond de la boîte, une enveloppe jaunie par les années attire mon attention. Je la décachète : tiens, une photo de papa avec un bébé dans les bras, c'est inhabituel car il est plutôt représenté avec ses parents, fumant une cigarette avec ses amis, ou avec maman. Au dos de la photo, je lis quelques mots sibyllins tracés à l'encre violette d'une écriture que je ne connais pas: An Bính, 281/14 Pham Ngû Lão, Saïgon, 1954. Je suis intriguée et pensive. Ces mots n'évoquent rien pour moi et pourtant, je sens qu'ils sont chargés d'une signification importante. Ce matin-là, j'ai coincé cette photo à côté de l'autre sur mon bureau et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas tant que je n'aurais pas découvert la clé de ce mystère. Qui est cet enfant que papa semble si fier de porter ? J'essaie de rassembler, par bribes, des souvenirs qui remontent avant ma naissance. 1954 : où était papa ? Au Vietnam, pendant la guerre dite d'Indochine, il y est resté deux ans. A cette époque, il était fiancé avec maman et ils s'écrivaient chaque semaine. A son retour, ils se sont mariés. Papa a été profondément marqué par ce pays dont il nous a souvent parlé : la gentillesse de son peuple, la beauté de ses paysages, les rizières en particulier, la saveur de ses mets, il affectionnait les nems et la soupe aux vermicelles, crevettes et champignons noirs.

Dans les jours qui suivent ma découverte, je suis coupée en deux. Une partie de moi vaque à ses occupations quotidiennes et, en apparence, tout est normal. Mais l'autre partie de moi ne cesse de réfléchir, jour et nuit et retourne 1001 idées dans sa tête. Je consulte toutes les anciennes photos que je peux trouver mais aucune autre ne représente papa avec un bébé. Je fais des recherches sur Internet et sur des livres, tentant de trouver le

sens des mots écrits sur la photo. Une question lancinante envahit mon esprit : qui est cet enfant né 4 ans avant moi? A force de chercher, je finis par découvrir que Pham Ngũ Lão est une rue située dans un quartier populaire du 1<sup>er</sup> arrondissement de Saïgon, que la numérotation à plusieurs chiffres qui semble étrange pour un européen est monnaie courante au Vietnam, que An Bình est un prénom masculin qui signifie « Celui qui aime la paix » et, soudain, tout s'éclaire dans ma tête ! Se pourrait-il que.... ?

Alors, c'est décidé : aussitôt que possible, je vais partir au Vietnam ! Et qui sait, je retrouverai peut-être là-bas ...un frère ...né il y a ...59 ans ?

## **Sinistre Rose** (Véronique Rolland)

Ce fut d'abord une oscillation légère, imperceptible. Puis une réplique dont l'intensité fit tressaillir tout mon corps. Enfin, dans un spasme je repris mon souffle et revins à la vie. Moi, Belle au bois dormant, je m'étais réveillée ! Un filet d'eau tiède roulait doucement sur mes lèvres pâles. Depuis le plafond, autrefois richement décoré, s'écoulaient en goutte à goutte les restes d'un récent orage. La toiture éventrée n'était plus qu'un amalgame d'enluminures usées et de ciel obscur. Allongée, immobile, j'ai d'abord laissé mon regard inquiet balayer l'espace. Il n'y avait personne. Puis j'ai relevé progressivement la tête, attentive au moindre murmure. Il n'y avait aucun bruit, sinon le souffle du vent. Lorsque j'ai fait basculer mon corps pour me relever, le décor s'est mis en mouvement avec moi. J'ai fermé un instant les yeux. Le vertige est passé. J'ai scruté de nouveau l'insolite environnement qui s'offrait à moi et dus me rendre à l'évidence : Le château dans lequel je m'étais endormie n'était plus qu'une ruine. Prudemment, je me suis décidée à descendre les marches rongées par la pluie et les années. Ma robe de velours pourpre n'était plus qu'un haillon dont les pans déchirés altéraient mon pas. Elle aussi n'avait pas résisté à l'usure du temps. Lorsque je suis parvenue sur le perron couvert de lierre, j'ai laissé mon regard chargé de larmes se perdre à l'horizon : la forêt enchantée s'était volatilisée. Sa végétation luxuriante faisait place désormais à des barres de béton délabré. La déforestation avait finalement eu raison d'elle et la civilisation l'avait engloutie dans un raz de marée humain. C'est alors que je l'aperçus : au pied d'un arbre immense que nul n'avait pu déraciner, une antique demeure avait semble-t-il résisté au temps et à l'envahisseur. Sa cheminée crachait une âpre fumée grise qui s'effilait en un long ruban porté par le vent. Soudain, animée par un secret espoir, je me suis élancée vers la bicoque. Je courais prestement, me moquant bien de l'étoffe qui gémissait et se déchirait sous l'effort. Je courais jusqu'à ce que mon souffle devienne douloureux. Je courais comme si je pouvais, par cette course folle, rattraper le temps. La porte s'ouvrit sans résistance sur une pièce unique agréablement meublée. Dans un coin un poêle en fonte diffusait une chaleur bienfaisante. Sur la table en bois blond, trois couverts étaient dressés. Sur l'une des assiettes, une rose rouge et un mot griffonné : « Je t'attendais » accompagnaient un cadre en métal ouvragé. Je m'en emparai si vivement qu'il me glissa des mains pour se fracasser sur le parquet. En libérant précautionneusement les photos de leur cage de verre brisée, j'ai reconnu le premier portrait : un charmant jeune homme en tenue princière posait devant un splendide étalon noir. Sur le second, il y avait un enfant. Il me ressemblait : le même regard, le même sourire. Je l'ai dévisagé un long moment en silence, puis me suis assise paisiblement sur le fauteuil devant mon assiette. J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

## Clem comme Clémence ? (Justine Delplanque)

- Chéri, tu n'aurais pas vu la photo de Clém, je l'avais posée sur le buffet! Tu sais celle que j'avais retrouvée dans mon journal intime, celle de notre première colo! C'est pour le dîner de ce soir, 30 ans d'une amitié sans faille, faut absolument que je la lui montre!

- Non mon amour voyons ! Ah quand tu auras compris que chaque chose à sa place...

*« J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. »* L'autre, c'était celle que j'ai prise cet été pour ses 46 ans. C'est fou comme le temps n'agit pas sur elle. Son regard malicieux, ses cheveux ondulés, son sourire croustillant et ses petits seins si rassurants. Tout, elle avait tout su garder en dépit du temps qui passe... Même ce secret... Comment fait-elle ? Comment vit-elle ? Oh Clém, je vais encore te dévorer des yeux ce soir, te succuler et attendre que tu daignes croiser mon regard. Je regardais méticuleusement ces deux photos. Mes yeux virevoltaient entre Clém à ses 16 ans et Clém à ses 46 ans. Seize ans, 46, 16, 46... Je n'arrivais pas à me décoller de ces photos. J'étais comme transcédé par ces deux bouts de papier...

- Philippe chéri, je te laisse, je vais chercher le gâteau pour ce soir. Clém, son mari et ses enfants vont arriver, tu les feras patienter. Et pour la photo, eh bien, dis-lui la vérité, mais je la retrouverai c'est promis !

Un quart d'heure plus tard, la marmaille débarquait.

- Bonjour Philou, toujours ta petit bedaine à ce que je vois ?

- Oui, merci de me regarder avec tant d'attention.

Le mari de Clém était toujours d'une délicatesse sans nom. Mais l'apparition de Clém valait toutes les critiques du monde...

- Bonjour Clém, bonjour les enfants, ah tiens pendant que j'y pense, regarde cette sublime photo, « colo 1976 » tu te rappelles ?

Clém, surprise, regarda succinctement l'image décolorée et se tut. Elle fut noire toute la soirée et l'arrivée de Maeva, ma femme, ne créa pas un quelconque enthousiasme. Quand je pense que cela fait 30 ans que j'attends ça, 30 ans qu'elle se cloître dans son secret et que son corps est l'antithèse de son âme. Son âme, elle, a vieilli, elle s'est érodée et s'est terrée dans un mode de vie plastique et vide.

- Clém, qu'est-ce que tu as ce soir ? C'est cette photo qui te met dans cet état ? On n'était pas bien à cette colo ? Attends c'est quand même grâce à elle que notre amitié a pris forme et que nous nous sommes données à nos maris ici présents! C'est plutôt magique notre chemin de vie non ?

Clém transpirait, son mari ne comprenait rien et s'obstinait à couper son cigare consciencieusement. Maeva restait stoïque et était aussi cruche qu'à son habitude ; et moi je jubilais. L'ambiance était épouvantable. Au bout d'une heure, Clém s'est levée. Son visage était défiguré par la fureur, ses

ongles sanguinolait, tellement ils pénétraient la chaise. Pendant que les enfants gambadaient joyeusement dans le jardin, ici c'était la torpeur qui régnait. De mon côté, voir tout ce petit monde s'écrouler me donnait enfin la jouissance tant attendue. Clém, avec une voix glaçante et en total désaccord avec son angélisme corporel s'exprima :

- Toi Maeva, tu n'es qu'une femme idiote, incapable, naïve et tu n'as jamais eu le courage de vraiment voir la vérité, je te hais, tu as fait de moi ce pantin à la « Desperate Housewives ».

Toi, mon cher mari crédule, tu ne vaux pas mieux qu'elle et je n'y peux rien si tu as été ma béquille depuis tout ce temps, je ne t'ai jamais aimé, cependant ce n'était pas le cas de ton compte en banque que j'ai adulé toutes ces années. Des décennies que je considère d'ailleurs, comme stériles.

Quant à toi, Philippe, tu es Satan incarné. Comment as-tu pu ? J'avais 16 ans, tu en avais 30... Je t'aimais comme jamais je n'ai aimé un homme. Et pourtant tu m'as volé ma vie de femme, tu m'as déchirée...

Et oui ma chère Maeva, pendant que ton futur mari te faisait les yeux doux, t'embrassait goulûment et te promettait monts et merveilles, moi je mourais de sa bestialité. Tu n'as rien vu, tu ne m'as pas aidée, tu n'as pensé qu'à ton égoïsme de jeune effarouchée. Tu le trouvais si doux, si romantique car peu entreprenant corporellement... Ne t'en fais pas, il s'est bien déversé sur moi... Et ton filleul, le petit Nathan, hein, mon petit bout que tu crois être l'union de deux êtres qui s'aiment et qui représentent soi-disant la vie parfaite... Eh bien, n'as-tu jamais remarqué son petit air de famille, ou devrais-je dire son petit air de TA pseudo famille... Quant à ta stérilité, tu ne t'es jamais demandé sa provenance ? Ne penses-tu pas que ton cher mari et son laboratoire de recherches pourraient en être complices ?

Bande d'hypocrites, vous me faites tous pitié, heureusement que ma beauté extérieure renferme une intelligence salvatrice. L'humain dans la douleur a toujours des ressources. A lui de décider de s'aventurer sur le droit chemin ou sur la partie obscure car il en détient les deux clés. En tout cas, pour ma part, ne vous inquiétez pas mes chers diabolins, je crois encore à la bonté de la vie. J'ai juste décidé de l'exploiter. Mes enfants et moi nous prenons le vol de 23H05, direction l'Amérique du Sud. Un nouveau départ nous attend, mes enfants apprendront progressivement la vie, ils caresseront leur jeunesse au gré de leur candeur si formatrice. Et je ferai tout pour qu'ils détiennent toutes les cartes saines pour être armés, et vivre leur existence le plus pleinement possible. Je ne vous souhaite aucun mal... Et puis n'êtes-vous pas assez grands pour que votre conscience vous consume de l'intérieur ?

## **Regard[s]** (Julie Rochard)

Je passais dans la cuisine quand Paul m'a tendu une enveloppe parmi celles qu'il venait de récupérer dans la boîte-aux-lettres. J'ai tout de suite reconnu l'écriture de ma grand-mère malgré les neuf années de silence que nous venions d'entretenir. Une écriture fine, faite de ces belles lettres manuscrites que seules savent encore faire les vieilles personnes. Mes mains tremblaient en ouvrant l'enveloppe, preuve que malgré toutes mes rancœurs je ne m'étais toujours pas défaite de ce lien familial. J'ai longtemps traîné de lourdes valises de toutes ces années où j'ai grandi aux côtés de ma grand-mère, dans l'austérité, le silence et les manques. Mais j'ai grandi justement pour arriver à ce jour de juin il y a neuf ans où je me suis enfin décidée à tourner le dos à cette femme et à mon passé.

A l'intérieur de l'enveloppe il n'y avait pas de lettre, pas de mots, pas d'explications ni de remords, mais une photographie aux couleurs légèrement surannées, et sur cette photographie trois femmes. Ou plutôt deux femmes et une petite fille. Je me suis reconnue dans mon regard, le regard ne change pas même en vingt-cinq ans. Quel âge avais-je ce jour-là ? Quatre ans, peut-être un peu moins... J'ai reconnu mon regard mais pas ce sourire sur mon visage. Je croyais avoir toujours été une petite fille dure et solitaire, avec une solide coquille autour de sa tristesse. J'ai bien évidemment aussi reconnu ma grand-mère, en plus jeune. Elle se tenait droite, elle semblait fière et presque... heureuse. Ça aussi c'était une nouvelle image pour moi. Et puis il y avait cette troisième femme, jeune et mince, elle était accroupie à ma gauche, une main derrière mon dos et l'autre qui me montrait le photographe. Et elle riait. Elle rayonnait de vie et de légèreté.

Je ne connais pas cette femme. Mais son regard est le même que celui de ma grand-mère et le même que le mien.

Je suis montée dans mon bureau. J'ai regardé émue la photo que Paul avait prise de notre fille cet été dans le jardin, dans un de ces moments espiègles où je sens que je pourrais m'enfuir, incertaine que je suis de mériter ces bonheurs et de savoir les préserver.

Le même regard.

Alors j'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas.

## **Photo d'identité** (Axelle Lorenzso)

11 septembre 1989.

Hier, je l'ai découverte par hasard dans une des boîtes que grand-mère gardait dans les tiroirs bas de sa bibliothèque. Elle était là, au milieu de tant d'autres visages inconnus dont je ne savais même pas s'il s'agissait de personnes de la famille ou d'amis. Mais ce visage-là, je l'ai reconnu immédiatement. Il est jeune, les traits fins et lisses. Il porte déjà des lunettes. Ses yeux sont moins clairs que dans mon souvenir, comme si le temps les avait usés. Il ne sourit pas, n'est pas sévère non plus. Simplement sérieux.

Je n'ai pas compris pourquoi grand-père était ainsi, en uniforme allemand. Au dos était inscrit 1943. La seule pensée qui m'ait atteinte était que son uniforme n'était pas noir. Réflexe d'autodéfense, sans doute.

J'ai refermé la boîte, rejetant tous les inconnus dans les limbes, mais grand-père, je l'ai tenu serré entre le pouce et l'index. J'ai regardé ce noir et blanc longtemps, à la recherche de l'invisible. Seuls me sont revenus des souvenirs heureux d'enfance passée auprès de lui. Lui dont je découvrais un fragment de jeunesse. Dans ce visage, j'ai cherché mon héritage. Avait-il encombré mon berceau de lourdes chaînes dont le temps d'une seule vie ne suffirait pas à guérir ? Et si nous avions pu nous reconnaître adultes, nous serions-nous affrontés ? M'aurait-il constamment regardée à travers un triangle rose ?

A Noël, quand les enfants viendront passer quelques jours de vacances, que leur dirai-je ? Officier dans la Wehrmacht. Pour eux, comme cela l'a été pour moi, ce n'est que l'Histoire sur papier. Joseph, Sarah, mes enfants... mes rédemptions ? Entendrez-vous ce que j'ai à peine la force de comprendre ?

Mes yeux viennent de se poser sur cette photo de moi à neuf mois. Je suis là, accrochée au mur devant mon bureau, en train de me regarder écrire ces lignes. Je souris à pleine bouche du bonheur d'être là. Mais mes yeux, eux, cherchent. Quelque chose de rassurant. Une explication. Une réponse. Cette photo est là depuis des années sans que j'aie réussi à élucider cette inquiétude si tôt apparue dans la pâleur de mes yeux. Est-ce toi grand-père qui es présent, hors champ ?

Jusqu'à hier, je ne savais quoi faire de toi et de ton uniforme. Te sortir de mon tiroir tous les matins en me demandant qui je suis ?

Ce matin, l'évidence. J'ai coincé cette photo à côté de l'autre pour entamer avec elles une conversation qui n'en finira pas.

## **Amour, quand tu nous tiens !...** (Emile Brisard)

Mais, pourquoi avoir coincé cette photo de l'aïeule à côté de celle du grand-père ?... Ces photos faisant naître des réflexions, une conversation qui pourrait être sans fin.

Grand-père, tu avais 50 ans et la solitude te devenait pesante. Aussi, quelle joie as-tu dû ressentir voyant venir dans ta vie, pour la partager, une fille des Terres Froides, de 17 ans ta cadette.

Oh ! Que ce dût être chaleureux, émouvant... et les mots que j'ai échangés en mon temps avec ma bien-aimée, sans doute ont-ils été les vôtres. Des mots que la jeunesse du cœur fait jaillir des lèvres. Il n'est pas d'âge pour les prononcer, pour les faire vivre et le quinquagénaire ne les a pas prononcés à la légère mais avec la maturité de l'esprit et la joie de voir se réaliser un rêve, depuis si longtemps habitant ses pensées.

Et la vie s'est écoulée, fidèle et laborieuse ; trois filles naîtront. La plus jeune naîtra quand, mes aïeux, vous aviez, à vous deux, 103 ans, ce qui ne l'a pas empêchée de vivre 104 ans gardant le souvenir affectueux de ses parents âgés.

Oui, ces photos m'ont parlé et je me réjouis de les avoir réunies.

## **Eau** (J Z)

« Pool-Poof est le nec plus ultra du fauteuil flottant multifonctions. Pourquoi ? Parce que si vous vous visualisez déjà confortablement installé dessus, tout en battant des pieds dans l'eau de votre piscine, vous pouvez aussi imaginer Pool-Poof dans votre jardin, posé à l'ombre d'un arbre, sur votre terrasse autour d'une table basse, ou pour un coin cosy et relax, dans votre salon... Et oui, vous pourrez transporter le fauteuil flottant Pool-Poof aisément là où bon vous semblera et vous y lover en toute tranquillité »

Elle a lu cette alléchante pub sur « Madame Figaro ». Va-t-elle se décider à en faire l'achat ? C'est la question qu'elle se pose, allongée sur un simple matelas flottant sur l'eau bleue de sa piscine à débordement. Son maillot de bain deux pièces rose fuchsia lui permet de sentir de manière optimum sur sa peau la morsure du soleil : elle fera sa rentrée corps doré, longues jambes fuselées couleur miel, décolleté profond cuivré qui mettra en valeur ses yeux verts, protégés à l'instant par des lunettes, griffées sur une branche du nom d'un célèbre couturier. Elle sera fashion, chic dans son tailleur noir pour revenir faire un tour Faubourg Saint-Honoré dans quinze jours. Derrière elle, la façade blanche et la porte en bois d'une maison luxueuse, entourée d'un muret de galets savamment ordonnés par l'artisan du coin qui a bien travaillé pour presque pas un sou.

Le jardinier non plus ne l'a pas démunie pour planter puis entretenir régulièrement la verdure qui semble sortir du béton et l'arbre dont les palmes coiffent le toit de l'agréable mesure qu'elle a acquise pour trois fois rien dans ce pays dont la misère n'échoit pas sur la plage là-bas au loin, derrière elle. Non, dans son dos le turquoise, bleu lagon ou vert lagon de la piscine. En tous cas, pas le vert des algues : le pisciniste a pris soin de régler le pH avec une tendance acide (en-dessous de 7), et de brosser les murs et parois de sorte à décoller les algues et à les mettre en suspension. Puis, avant qu'elle n'arrive pour les vacances, il a opéré une chloration choc ! Si elle se tourne un peu, elle appréciera les nuances de bleu de l'eau de mer, bleu aigue-marine au bord, bleu nuit au large. Et si elle se penche un peu sur son matelas, suffisamment mais pas assez pour un plongeur malvenu, elle pourra lire, inscrit artistiquement au fond du bassin, son prénom : Carla. En sortant de la piscine, elle ira apprécier un de ces cocktails multicolores comme savent les préparer les serveurs indigènes sous les parasols un peu plus loin.

Pas de souci donc, si ce n'est cette question de Pool-Poof... Lui, il a laissé tout là-bas au village, son petit frère. Hier encore, il leur restait un peu d'eau dans un petit bassinnet : de quoi tromper leur soif en versant quelques gouttes au creux de leur main. Mais aujourd'hui il n'y a plus rien. Ils ont soif, ils meurent de soif. La terre aussi a soif. Le sol craquelé laisse par endroits sa chance à une brindille verte, mais les blessures profondes du terrain

asséché n'offrent aucun espoir : l'Afrique est un cri ! Alors le petit garçon est parti, seul, dans les terres arides. Si Dieu le veut, peut-être pourra-t-il ramener chez lui unealebasse remplie de ce liquide pourtant si commun et si rare ici. Non, pas un océan, il n'en demande pas tant, juste quelques perles luisantes, transparentes au fond de son récipient. Il a parcouru un bon bout de chemin, ses pieds ont parfois buté sur un caillou pointu...Ah non, c'était un morceau d'os, les restes d'un animal. Ici même les chameaux meurent de soif ! Il n'en peut plus, mais c'est sa responsabilité, sa tâche. Là-bas, son petit frère attend de tremper ses lèvres, d'humecter sa peau, de survivre enfin .Et il avance, ne sue même pas sous l'ardent soleil : sa sueur, il serait capable de la lécher sur sa peau s'il y en avait un peu. Soudain, juste à quelques mètres, une petite lumière a surpris son œil, comme si le soleil se reflétait dans l'eau. Le mirage le guette-t-il ? Il se dépêche autant qu'il le peut vers cette sorte de miracle et arrive devant une flaque d'eau. Quel bon génie a eu pitié de sa souffrance. Il ne se pose pas longtemps la question et plonge ses mains dans la nappe boueuse. Puis, agenouillé près du minuscule puits à ciel ouvert, il y plonge la boîte de conserve qui lui sert de récipient. L'eau pénètre dans saalebasse de fortune et enfin, il avale à petites gorgées le breuvage bienfaiteur jusqu'à plus soif.... Puis, il remplit sa boîte de la boisson couleur feuille morte : c'est tout ce qu'il pourra rapporter à son petit frère, mais il sait qu'il sera accueilli comme le Messie.

« J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. »

## **Scrapbooking** (May)

Tous les jeudis après-midi, c'était la même chose : quand monsieur Henri allait jouer à la belote avec les voisins, madame en profitait pour se livrer à son nouveau hobby : le scrapbooking.

A 14h tapantes, elle s'asseyait au bureau, les ciseaux en main et tous les autres outils nécessaires sur le côté : il y avait les papiers, les paillettes, les perforatrices fantaisie et enfin nous, les photos.

Alors c'était parti pour de longues heures de découpage, collage et arrangements divers sur le papier. Madame Rose avait, il faut l'avouer, des doigts de fée et savait faire des merveilles. Mais elle avait aussi un gros défaut : elle était bavarde. Bien que consciente de parler à des photos – madame avait encore toute sa tête – elle laissait couler le flot de paroles continuellement et passait sans problème du coq à l'âne à la permanente de Monique à ses rhumatismes au ficus qui avait mauvaise mine. Pour résumer, disons que sa bouche s'agitait avec plus d'ardeur que ses ciseaux – et elle maniait déjà ceux-ci avec beaucoup d'énergie.

Bien sûr nous ne lui en voulions pas. Nous étions de vieilles photos de ses enfants et la brave dame n'avait plus vraiment d'autre interlocuteur que nous, le bon monsieur Henri étant parfaitement sourd. Mais tout de même, les heures étaient longues. C'était des histoires répétitives de vieille dame et nous, nous devions garder la pose, sage comme des images si je puis dire. Et Dieu sait qu'il est dur de garder la pose, sage comme une image en écoutant des histoires répétitives de vieille dame. Tous les petits-enfants polis du monde vous le diront.

Oh bien sûr, une fois Madame sortie de la pièce nous pouvions nous relâcher et parler entre nous. Mais c'est qu'elle restait longtemps ! Et tous les jeudis, c'était la même chose.

Mais un jour, à l'occasion d'un anniversaire de mariage, ses vrais enfants de chair et d'os l'ont emmenée faire des dizaines de clichés chez le photographe, avec sa robe de mariée d'antan, pour la nostalgie voyez-vous. L'occasion était toute trouvée : enfin elle allait pouvoir passer à un nouvel album à customiser, elle nous rangerait dans un tiroir et nous aurions la paix, peut-être pour toujours ! Elle raconterait ses histoires à son double de papier glacé et nous serions tranquilles, le repos éternel ! Enfin nous voyions la liberté au bout du chemin, lumière paradisiaque au bout du tunnel !

Mais ironiquement, le destin ce jour-là en a décidé autrement. Elle a pris l'un des clichés sur le tas de petites elles-mêmes de papier glacé, qui piaillaient à qui mieux mieux, et l'a accroché sur le papier qui nous servait de support.

Alors, la nouvelle venue a entamé avec nous une conversation qui, hélas, n'en finirait probablement jamais.

## Tevenovela (Léonie Vysler)

A vingt ans trop entiers, alors que nos corps étaient jeunes et sveltes, nous passions notre temps à s'aimer à s' déchirer à s're-déchirer à s'rabibochoer à s're-aimer une vraie série telenovela. C'était notre délire. On en riait, on se prenait pas au sérieux finalement.

D'ailleurs, c'est ce que nous disaient nos épouses et époux respectifs « C'est pas sérieux ».

A force de s'imaginer, on en oubliait de vivre le présent, le quotidien.

« Il faut cesser ce jeu, reprendre nos vies respectives » m'annonça-t-elle un jour. Et elle faisait toujours ce qu'elle décidait.

Fou d'elle, je tentai « Nous pourrions juste mettre notre amour en parenthèse il nous faudrait imaginer un après, un plus tard où nous nous retrouverions condition *sine qua non* pour que je te laisse partir ». Pour mettre finalement fin à cette TV série, nous avons choisi, nous voulions devenir plus tard les Jesse James de la Maison pour vieux « Tapage nocturne et Rock 'n Roll à la Maison pour vieux ».

« Nous nous en échapperons pour des rendez-vous secrets. Moi à pied, toi à vélo. Moi grisonnante et toi bedonnant. A nos familles atterrées on dirait que c'est comme ça, voilà » et elle sortit de ma vie.

Je lui en ai voulu. J'ai déchiré en morceaux la photo que j'aimais tant d'elle et j'ai fourré dans ma poche tous les morceaux avec un gros mouchoir dessus.

Une putain de maladie l'a prise. Lorsque j'ai su, j'ai accouru et elle fut emportée en 3 coups de cuillères à pot. Juste eu le temps de se dire des mots et elle est partie. Elle m'a donné une photo de son enfant, Valentin. Ce n'était pas le mien.

Cette photo est aujourd'hui glissée le long du miroir de l'entrée. Je la salue parfois le matin. Je m'apitoie sur mon sort alors que finalement je vais bien. C'est elle que la vie a enfermé dans le passé. Elle est partie nous ne la reverrons plus. Un gros, un énorme chagrin mis au fond d'une poche avec un mouchoir dessus.

Justement au fond de cette poche, je retrouve les morceaux de la photo déchirée que finalement je n'ai jamais eu à cœur de jeter. Je recolle un à un tous les morceaux, avec grand soin.

J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. .. « Je serais sur le point de partir. Valentin a dit qu'il viendrait, J'aimerais enfin lui dire quelle femme belle et hors norme fut sa mère .... »

## **La rencontre** (Isabelle De Claire)

Tensions, pressions augmentaient ma rage, celle qu'on protège plus qu'il ne le faut. Celle, qui vous ravage, le corps, la tête et qui veut votre peau. Je ne savais plus qui j'étais, j'ai alors déballé mes cartons entassés. Dans l'un d'eux, un coffret. Le doute en moi... Que contenait-il ? Je l'ouvre nerveusement, et là, une photo. Une photo de moi enfant. J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. Peut-être, que cette photo retrouvée pourrait dire à l'autre, tout ce qu'elle sait ? L'autre qui était-ce ? Moi, aujourd'hui, une femme vide d'une enfance inexplicquée. La photo retrouvée semblait vouloir se rapprocher de l'autre. Elle l'aborda :

- Bonjour, qui es-tu ?

- Je suis toi dans 40 ans. Il y a longtemps que je t'attends. Pourquoi as-tu tant tardé ?

- J'ai dû me protéger, taire mes chagrins et puis l'absence de nos parents.

- Oui l'absence ! À l'enterrement de notre père, je n'ai même pas pu me mettre avec la famille, puisqu'il ne nous a pas reconnues, jamais de place pour nous ! Notre père c'est une histoire sans paroles.

- Moi, je me souviens de sa D.S bleue. Il passait quelques fois à la maison, je le trouvais beau. Raconte-moi ta vie qui va être la mienne ?

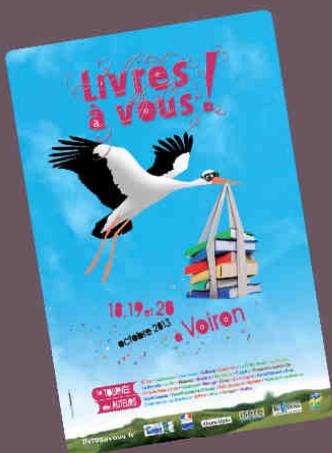
- J'ai 2 beaux garçons. J'ai voulu construire une famille, mais ce n'est pas si simple et l'amour ne suffit pas toujours. Le passé te suit tant que tu ne l'as pas « essoré » genre 1000 tours minutes. Mais toi, dis-moi ! Pourquoi la nuit suis-je sur le qui-vive ? Dis-moi -toi qui sais. Ma mémoire s'est absentée, je n'ai pour pense-bête que des cauchemars et des peurs inattendues.

- Ces peurs, dont tu parles, je les connais bien. Cette rencontre entre toi et moi va nous permettre de nous libérer. L'enfant que je suis va pouvoir s'apaiser et toi tu vas pouvoir trouver la paix intérieure.

- Je ne sais pas, je finis par penser que toute notre vie sera ainsi : peurs, fuites et néant.

- Non, je t'assure. Et, c'est parce que tu es prête, que tout est possible. Tu vas pouvoir déposer sans honte, tes peurs et ces chagrins brûlants. Maintenant, tu es prête à prendre soin de moi, à veiller sur moi, enfant que je suis. Je peux te révéler ce que tu fuis et cherches en même temps. Voilà, j'allais sur mes 5 ans quand tout a commencé. Quasiment tous les soirs, cet homme venait me rejoindre dans mon lit et d'une seule main il me tenait les bras, déboutonnait son pantalon...

J'ai sangloté à pleins poumons, ça y est, je savais.



Ce recueil a été réalisé à l'occasion de la 5<sup>ème</sup> édition du festival « Livres à Vous! », organisé les 18, 19 et 20 octobre 2013 par le service d'animation de la lecture publique de l'EPCC Grand Angle. Une invitation à écrire a été lancée par Philippe Renard (association Dédicaces) en résidence au Grand Angle. Plus de soixante-dix auteurs amateurs ont répondu à cette invitation en se laissant porter par cette phrase, proposée par Carole Zalberg, invitée d'honneur du festival :

*« J'ai coincé cette photo à côté de l'autre et j'ai entamé avec elles une conversation qui n'en finirait pas. »*

Création graphique : petitssoleil.com

